

Les Symboles Maçonniques

Thomas Grison

ICONOGRAPHIE DU RITE ÉCOSSAIS RECTIFIÉ

- II -

*Les tableaux de grade
Maître, Maître Écossais de saint André*



MdV
É d i t e u r

Thomas Grison

**ICONOGRAPHIE
DU RITE ÉCOSSAIS RECTIFIÉ**

Les tableaux de grade
- II -
Maître, Maître Écossais de Saint-André



Pour toute correspondance avec l'auteur
écrire à :
Thomas Grison
MdV Éditeur
16, boulevard Saint-Germain
75005 Paris

infos-livres-nouveautés :
www.mdv-editeur.fr

© MdV Éditeur, Paris, 2018.

ISBN 978-2-35599-283-4

Photo de couverture : *In silencio et spe fortitudo mea* : « Dans le silence et l'espérance est ma force. » Tableau de grade de Maître, Rite Écossais Rectifié.

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

Ce document numérique a été réalisé par PCA

Introduction

Au Régime Écossais Rectifié, les différents grades symboliques des loges bleues (Apprenti, Compagnon, Maître) et des loges vertes (Maître Écossais de Saint-André) sont chacun associés à un tableau ou emblème, lequel, pendant les travaux, est disposé à la vue de tous les Frères au pied de l'autel du Vénérable Maître (pour les loges bleues). Ce tableau, qui associe une figure allégorique à une devise en latin, demeure à la fois un support pour la méditation et une source d'enseignement propre à éclairer la portée initiatique du grade. Pour le grade d'Apprenti, comme nous l'avons déjà signalé dans le tome 1 de cette étude, le tableau figure ainsi une colonne tronquée assortie de la devise *Adhuc stat !* dont nous dirons ici, en résumé, qu'elle demeure pour le maçon du R.É.R. une véritable injonction à entreprendre la reconstruction d'un temple intérieur qui, par la faute de l'homme et par sa faute uniquement, a été pour partie détruit. Du désir (du latin *desiderus* désignant la privation de l'étoile), qui n'est autre que l'aspiration à la verticalité résultant de cette injonction, tout nous confirmait que lui seul était de nature à permettre que soit enfin restaurée la communication entre le haut et le bas, afin que soit rétablie l'unité entre l'homme et le divin. Ainsi donc, et ainsi seulement, le maçon rectifié pouvait-il espérer que brillât à nouveau, et de tous ses feux, cette étincelle de vie dont – selon Jean-Baptiste Willermoz – chacun d'entre nous est porteur et que chacun d'entre nous a reçue comme un don dès sa naissance.

Si, d'une certaine manière, le tableau de grade de Compagnon assorti de la devise *Dirigit obliqua* tend à rassurer le maçon rectifié en lui présentant une pierre cubique à l'apparence parfaite – preuve que le travail accompli au grade d'Apprenti était de qualité –, il rappelle à l'évidence qu'une seule pierre, aussi aboutie soit-elle, ne peut permettre à elle seule d'élever le temple et de parvenir au terme du cheminement initiatique. La faiblesse du Compagnon, d'ailleurs rappelée au candidat à la fin de son troisième voyage (il est en effet dispensé des deux derniers voyages, « dans lesquels il aurait peut-être succombé¹ ») doit permettre au maçon rectifié de réaliser, s'il ne l'a pas encore fait, qu'il n'est encore qu'au début d'un long chemin semé d'embûches et dont le terme ne lui sera dévoilé que progressivement, au fur et à mesure des progrès qu'il accomplit sous l'égide du désir dans ses différentes modalités – « courage » et « intelligence », notamment, au grade de Compagnon. En outre, il convient de remarquer que la devise *Dirigit obliqua*, traduite par « elle redresse ce qui est de travers », met clairement en avant le fait que, au R.É.R., l'avancement dans la carrière maçonnique demeure entièrement conditionné à la pratique d'une vertu dont la présence de l'équerre indique sans ambiguïté qu'elle est placée sous le signe de l'obéissance à Dieu.

Au cœur même de cette rectification si chère à Jean-Baptiste Willermoz, vertu et reconstruction demeurent ici les deux piliers sur lesquels s'appuie essentiellement une démarche maçonnique qui affiche sa volonté de « réintégrer » l'homme « dans ses vertus premières et divines » et qui, pour cette raison – et même si les pratiques théurgiques et magiques prônées par Martinès de Pasqually ne sont plus de mise –, n'est pas, et loin s'en faut, étranger à l'Ordre des Élus Coëns de l'Univers dont il s'impose en quelque sorte comme l'héritier. Davantage que la validation d'un acquis, nous devons comprendre également que le positionnement du tableau de grade à l'Orient marque surtout une direction à suivre. Plutôt qu'une série de recettes prêtes à l'emploi, le R.É.R. propose ainsi une voie qui, bien qu'elle ne ressemble en rien à un long fleuve tranquille,

est de celles qui, nous indiquent les rituels, permettent d'accéder au « vrai bonheur », non dans une autre vie ou dans l'au-delà, mais dans un présent qui reste toujours à bâtir et sans cesse à reconstruire.

Pour ce qui concerne le R.É.R., le chemin maçonnique réserve donc bien des surprises, et de ce point de vue les tableaux de grade de Maître et de Maître Écossais de Saint-André, fidèles à l'idéal d'humilité mis en exergue depuis le grade d'Apprenti, ne manqueront pas d'étonner et d'interroger ceux qui, d'une manière ou d'une autre, auraient pu penser que le sommet de la montagne était plus proche que jamais.

1. . *Rituel du grade de Compagnon*, p. 23.

Chapitre premier

IN SILENTIO ET SPE FORTITUDO MEA

Au grade de Maître, le maçon du R.É.R. est confronté à de nouveaux tableaux et emblèmes parmi lesquels la figure du vaisseau démâté aura, de prime abord, de quoi surprendre étant donné le caractère inhabituel, au Régime Rectifié comme dans un certain nombre d'autres rites, des images relatives au symbolisme nautique ou au monde maritime : l'Ordre des Nautoniers de l'Arche Royale, qui donne une importance toute particulière à Noé et à son arche, reste sans doute en ce domaine une très notable exception. Dans la section du rituel qui traite de la décoration de la loge de maître, sont données les quelques indications suivantes : « Le devant de l'autel représente, pour le grade de Maître, un vaisseau démâté, sans voile et sans rame, tranquille sur une mer calme, avec ces mots pour inscription : In silentio et spe fortitudo mea¹. »

Rappelons tout d'abord que, tout comme les deux précédents tableaux de grade placés à l'Orient (celui qui, au grade d'Apprenti, porte la devise *Adhuc stat !* et celui qui, au grade de Compagnon, indiquait *Dirigit obliqua*²), le tableau du grade de Maître nous vient directement de la Stricte Observance Templière (S.O.T.) et que, par sa valeur morale autant que par son contenu iconographique, il reste entièrement dans l'esprit des

gravures ornant ces livres d'emblèmes qui furent si à la mode entre le xvi^e siècle et le xvii^e siècle : nous y reviendrons bientôt.

Dans l'atmosphère de mortification, de deuil et de désolation qui règne au moment où l'impétrant pénètre pour la première fois dans la loge de Maître, la vision du tableau, qui fait suite à celle du mausolée, ne semble pas de nature à inspirer d'emblée la confiance ou la tranquillité. Ainsi, de prime abord, la scène d'un navire dont on pourrait croire à première vue qu'il est en perdition pourrait fort bien faire resurgir les mots déchirants que prononce Iolaos dans la tragédie d'Euripide : « Ô mes enfants, nous ressemblons à des marins qui viennent d'échapper à la furie de la tempête, et touchent le sol de la main quand du rivage le vent de nouveau les rejette au large³. » Pourtant, outre le fait qu'elles ont le mérite de fournir au non latiniste une appréciable traduction française de la devise, les Instructions par Demandes et Réponses donnés par le *Rituel du grade de Maître* permettent d'atténuer très nettement le caractère quelque peu mortifère ou désenchanté de la scène représentée dans le tableau. Lisons plutôt :

« Question : Quel est le symbole du grade de Maître, qui est placé devant l'autel d'orient ?

- Réponse : C'est un vaisseau démâté, sans voile et sans rame, tranquille, sur une mer calme, avec ces mots pour inscription : IN SILENTIO ET SPE FORTITUDO MEA. Ma force est dans le silence et l'espérance.
- Q. : Comment expliquez-vous ce symbole ?
- R. : Ce vaisseau, sur une mer calme et tranquille, après l'orage, est l'image du maçon qui a surmonté tous les périls pour trouver la vérité et qui, se reposant sur la droiture de son cœur, cherche avec confiance un port assuré dans l'ordre, contre les dangers de l'erreur⁴. »

Mais comment est-il possible de mettre en rapport l'état de dénuement et de délabrement dans lequel se trouve le vaisseau avec l'idée d'achèvement, d'accomplissement ou de plénitude générée par « l'image

du maçon qui a surmonté tous les périls pour trouver la vérité et qui (...) cherche avec confiance un port assuré dans l'ordre, contre les dangers de l'erreur » ? Comment le pilote ou le nautonier d'un vaisseau démâté pourrait-il espérer rejoindre son port sans crainte de sombrer plus avant et de s'abîmer corps et âme au fond de l'océan ? Ces questions, sans nul doute, resteraient sans réponse pour celui qui ne prendrait pas le temps de creuser un peu les témoignages iconographiques et, surtout, les sources écrites (c'est-à-dire patristiques, littéraires, hagiographiques, testamentaires ou apocryphes) auxquelles l'auteur de ce tableau est venu puiser. Allons donc, nous aussi, parcourir l'océan de cette littérature, savourons ses embruns, et voyons quel goût a le sel de leurs vagues !

TEMPÊTES BIBLIQUES

Si, tout d'abord, Jean Daniélou insiste pour rappeler que « les images maritimes ne sont pas familières à la Bible : Israël n'est pas un peuple de marins⁵ », les sources testamentaires, malgré leur pauvreté toute relative sur ce sujet, contiennent néanmoins quelques épisodes de tempête qu'il nous semble intéressant de relever dans le cadre de cette étude. Parmi ceux-là, le passage où, fuyant Yahvé qui l'a désigné pour annoncer la destruction prochaine de Ninive (c'est une mission qu'il refuse obstinément), Jonas se retrouve pris dans la tempête : « Mais l'Éternel fit souffler sur la mer un vent impétueux, et il s'éleva sur la mer une grande tempête. Le navire menaçait de faire naufrage. Les mariniers eurent peur, ils implorèrent chacun leur dieu, et ils jetèrent dans la mer les objets qui étaient sur le navire, afin de le rendre plus léger. Jonas descendit au fond du navire, se coucha, et s'endormit profondément. Le pilote s'approcha de lui, et lui dit : Pourquoi dors-tu ? Lève-toi, invoque ton Dieu ! Peut-être voudra-t-il penser à nous, et nous ne périrons pas. Et il se dirent l'un à l'autre : Venez, et tirons au sort, pour savoir qui nous attire ce malheur. Ils

tirèrent au sort, et le sort tomba sur Jonas. Alors ils lui dirent : Dis-nous qui nous attire ce malheur. Quelles sont tes affaires, et d'où viens-tu ? Quel est ton pays, et de quel peuple es-tu ? Il leur répondit : Je suis hébreu, et je crains l'Éternel, le Dieu des cieux, qui a fait la mer et la terre. Ces hommes eurent une grande frayeur, et ils lui dirent : Pourquoi as-tu fait cela ? Car ces hommes savaient qu'il fuyait loin de la face de l'Éternel, parce qu'il le leur avait déclaré⁶. » Nous connaissons la suite : Jonas est jeté par-dessus bord, et aussitôt la tempête est apaisée (de sorte que l'expulsion de Jonas apparaît ici comme un acte propitiatoire propre à calmer la colère de Dieu). Jonas est alors, aussitôt, englouti par un monstre marin durant trois jours et trois nuits au terme desquels, ayant enfin accepté la mission divine qui était la sienne, Jonas est recraché par le monstre avant de se rendre à Ninive. Remarquons que les commentateurs ont vu en cet épisode non seulement une préfiguration du rite du baptême mais, également, une typologie de la descente du Christ aux enfers avant sa glorification. Citant saint Augustin, Jacques de Voragine, évoquant le séjour que fit le Christ au royaume des morts, écrit ainsi que « dès que le Christ eut rendu l'esprit, son âme unie à sa déité descendit au fond des enfers. Et lorsque, en prédateur splendide et terrible, il eut atteint le bout des ténèbres, les impies et les légions du Tartare, effrayés, se mirent à l'interroger ainsi : "D'où vient cet être si fort, si terrible, si splendide, si éclatant ? Ce monde qui nous a été soumis ne nous a jamais envoyé un tel mort ni n'a jamais offert aux enfers de tels présents. Quel est donc cet être qui franchit nos frontières avec tant d'intrépidité et qui non seulement ne craint pas nos supplices, mais aussi a délivré les autres de nos chaînes ? Et voici que ceux qui soupiraient sous nos supplices nous bravent par le salut qu'ils ont reçu. Non seulement ils ne craignent plus rien, mais, en outre, ils nous menacent. Jamais les morts n'ont eu ici autant d'orgueil, jamais les prisonniers n'ont pu être aussi heureux"⁷ ».

Quelques remarques s'imposeront après la lecture de ce passage. Avec le séjour aux enfers, nous retrouvons tout d'abord l'une des constantes du

passage par la mort pour renaître à la vie. Ce cycle initiatique qui s'appuie sur l'idée du recommencement (et dont témoignent les saisons) n'est d'ailleurs pas sans rapport avec le passage de l'impétrant par la chambre de préparation avant sa réception à un nouveau grade. C'est dans cette logique, notons-le, que le Vénérable Maître, au moment de transmettre le mot de Maître Mak-Benak, prononce les mots suivants : « Il recevra la vie dans le sein de la mort⁸. » Il faut ensuite observer que, dans le texte de Jacques de Voragine, le séjour du Christ aux enfers prend ici des dimensions eschatologiques évidentes, du fait qu'il semble annoncer un salut des âmes qui, si l'on suit l'Apocalypse de Jean, n'intervient qu'au moment du grand retour du Christ lors du Jugement Dernier. Dans la *Légende dorée*, le Christ est non seulement décrit comme étant plus fort que la mort, mais cette puissance qui est la sienne permet en outre d'insuffler, avant l'heure, une force nouvelle et vivificatrice dans l'âme de ceux qui séjournent chez les morts. Appliquées au vaisseau démâté du tableau du grade de Maître, la phrase « Et voici que ceux qui soupiraient sous nos supplices nous bravent par le salut qu'ils ont reçu » résonne ici d'une manière toute particulière, du fait qu'elle nous permet d'entrevoir les raisons du calme et de la tranquillité exprimés dans l'explication morale donnée dans les Instructions par Demandes et Réponses. Ici, il faut comprendre que les supplices endurés par les morts renvoient à la tempête que le vaisseau a bravée, et dont il est sorti vainqueur malgré des dommages visibles, mais indispensables en ce sens qu'ils établissent l'état de glorification qui est le sien.

TEMPÊTES HOMÉRIQUES

Après ces quelques observations préalables, autorisons-nous maintenant une escale en terre hellénique. Jean Daniélou, une fois encore, nous met sur la piste d'Homère lorsqu'il écrit que « (les images

maritimes) sont (...) ordinaires aux Grecs, qui sillonnaient la Méditerranée ». Il ajoute aussitôt que « le Père Hugo Rahner a montré comment les images de l'*Odyssée* ont été reprises par les auteurs chrétiens depuis Clément d'Alexandrie⁹ », et cela suffira pour justifier que notre détour du côté des îles grecques ne relève pas du simple exotisme mais que, tout au contraire, il s'inscrive pleinement dans le cadre symbolique qui est non seulement celui des Pères de l'Église mais, également, celui du tableau qui nous intéresse présentement. Chez Homère, un passage retiendra tout particulièrement notre attention. Il concerne Ulysse, et intervient alors que le fils de Laërte, ayant tout juste quitté l'île de Calypso où il a été retenu durant dix longues années, vient de prendre la mer sur le radeau qu'il a lui-même très minutieusement façonné¹⁰. Mais au bout de dix-sept jours, Poséidon, dans sa colère divine, déchaîne vents et vagues contre Ulysse. Dans le récit homérique, l'homme d'Ithaque en vient un instant à regretter d'avoir quitté les douceurs et le luxe accordés par Calypso. Homère écrit alors : « À peine avait-il dit qu'en volute, un grand flot le frappait : choc terrible ! Le radeau capota : Ulysse au loin tomba hors du plancher ; la barre échappa de ses mains, et la fureur des vents, confondus en bourrasque, cassant le mât en deux, emportant voile et vergue au loin, en pleine mer. Lui-même, il demeura longtemps enseveli, sans pouvoir remonter sous l'assaut du grand flot et le poids des habits que lui avaient donnés Calypso la divine. Enfin il émergea de la vague ; sa bouche rejetait l'âcre écume dont ruisselait sa tête. Mais, tout meurtri, il ne pensa qu'à son radeau : d'un élan dans les flots, il alla le reprendre, puis s'assit au milieu pour éviter la mort et laissa les grands flots l'entraîner çà et là au gré de leurs courants. Le Borée de l'automne emporte dans la plaine les chardons emmêlés en un dense paquet. C'est ainsi que les vents poussaient à l'aventure le radeau sur l'abîme, et tantôt le Notos le jetait au Borée, tantôt c'était l'Euros qui le cédait à la poursuite du Zéphyr¹¹. » Alors que la tempête déclenchée par Poséidon fait rage et que le sort d'Ulysse paraît scellé, intervient Ino, qui lui conseille de quitter ses vêtements (comprenons, tout ce qui est superflu et appartient à sa vie

d'avant), de laisser aller un radeau dont tout nous fait dire qu'il mènerait Ulysse vers le royaume des morts (cette fonction psychopompe du navire nous indique que pour Ulysse le temps du trépas n'est donc pas encore venu et que son destin est tout autre), et de nager vers la Phéacie « où (l'attend) le salut ». Ino ajoute alors : « Prends ce voile divin ; tends-le sur ta poitrine ; avec lui, ne crains plus la douleur ni la mort. Mais lorsque de tes mains, tu toucheras la rive, défais-le, jette-le dans la vague vineuse, au plus loin vers le large, et détourne la tête¹² ! » En quelque sorte, Ulysse n'échappe à la mort que grâce à une renaissance symbolique qui coïncide avec le moment où, sortant des flots – matriciels – de l'océan, il touchera la rive. Il est nu comme l'enfant qui vient de naître ou, selon un autre point de vue qui lui est afférent, il est privé de tout comme celui qui a quitté la vie et entre dans la mort. Parce que ce rapprochement induit une certaine confusion, le parallèle entre mort et naissance – qui n'est d'ailleurs pas sans évoquer la célèbre formule de l'Ecclésiaste¹³ – permet surtout, au moins pour un temps, de donner le change face à la colère de Poséidon. Simulacre mortuaire, et surtout véritable temps initiatique, l'épisode du radeau sans mât pris dans la tempête correspond donc à un passage par la mort dont nous comprenons qu'il conditionne une renaissance symbolique qui, clairement, ne s'apparente pas à un simple retour en arrière, mais détermine plutôt l'accès à un degré supérieur sur l'échelle de l'expérience et de la spiritualité. C'est en ce sens, selon nous, qu'il faut comprendre tous les enjeux de la maxime qui accompagne le maçon du R.É.R. lors de son premier passage dans la chambre de préparation : « Tu viens te soumettre à la mort. La vie était souillée mais la mort a réparé la vie ».

ENGLOUTISSEMENT ET RENOUVELLEMENT

À tout cela il faudrait ajouter encore que le passage par la mer correspond clairement, pour Ulysse, à une phase de purification qui, dans la perspective chrétienne qui est plus spécifiquement celle du R.É.R., évoquera directement le passage par les eaux lustrales figuré par le rite du baptême, celui-ci étant décrit comme une étape nécessaire sur le chemin du salut¹⁴. Rappelons d'ailleurs qu'Ulysse est englouti par les eaux, tout comme les premiers chrétiens étaient baptisés par immersion, et que cet engloutissement était déjà, dans l'épître aux Romains, symbolique de cette dialectique mort-renaissance dont nous avons parlé un peu plus tôt : « Nous avons donc été ensevelis avec lui par le baptême en sa mort, afin que, comme Christ est ressuscité des morts par la gloire du Père, de même nous aussi nous marchions en nouveauté de vie¹⁵. » Si le récit d'Homère appartient clairement à la culture païenne, il ne nous semble donc pas hors de propos de le mettre en rapport avec cette régénération figurée par le dépouillement du vieil homme évoqué à plusieurs occasions par saint Paul¹⁶. Au dépouillement du vieil homme, qui coïncide avec le moment où Ulysse quitte les vêtements donnés par celle qui l'avait couvert de richesses, correspond le rejet des biens terrestres¹⁷ : Ulysse quitte en effet la vie matérielle et luxueuse qu'il a menée avec la nymphe Calypso. Il a suffisamment appris sur lui-même pour comprendre qu'il a maintenant d'autres aspirations plus nobles et plus conformes à l'idée qu'il se fait de la vertu. Lui aussi, à sa façon, chemine donc sur la voie du salut au sens où l'entendront les Pères de l'Église. Ce n'est donc pas sans raison que, dans le chant IX de l'*Odyssée*, Homère nous indique que le navire d'Ulysse a désormais un dieu pour pilote : « Un dieu nous pilotait (en cette nuit profonde qui ne laissait rien voir). Autour de nos vaisseaux, la brume était épaisse et, dans le ciel chargé de nuages, la lune n'avait pas un rayon¹⁸. » Ainsi, alors que la nuit est profonde et qu'aucun repère sensible n'est visible à l'œil nu, le navire d'Ulysse, guidé par un esprit divin, suit sa route sans encombre et se joue des difficultés. Nous retrouvons ici le thème du dieu nautonier qui, comme nous le verrons bientôt, connaîtra un succès aussi grand que constant auprès des auteurs de la littérature patristique.

FONCTION PSYCHOPOMPE DU VAISSEAU

Si la fonction psychopompe du vaisseau, ou plutôt de la barque (qui est un vaisseau sans mât) est avérée dans de nombreuses mythologies antiques – nous pensons par exemple à la barque de Charon ou Caron¹⁹, ou à celle qui, dans l'Ancienne Égypte, conduisait le défunt jusqu'au royaume des morts²⁰ –, c'est bien en ce sens qu'il faut interpréter le symbolisme du vaisseau dans ce passage du fameux *Manuel* que nous a laissé le stoïcien Épictète : « Comme dans un voyage de long cours, si ton vaisseau entre dans un port, tu sors pour aller faire de l'eau, et chemin faisant tu peux amasser un coquillage, un champignon²¹ ; mais tu dois avoir toujours ta pensée à ton vaisseau, et tourner souvent la tête, de peur que le patron²² ne t'appelle, et s'il t'appelle, il faut jeter tout et courir, de peur que si tu fais attendre on ne te jette dans le vaisseau pieds et poings liés comme une bête : il en est de même dans le voyage de cette vie ; si au lieu d'un coquillage ou d'un champignon, on te donne une femme, un enfant, tu peux les prendre ; mais si le patron t'appelle, il faut courir au vaisseau et tout quitter, sans regarder derrière toi. Que si tu es vieux, ne t'éloigne pas trop du navire, de peur que le patron venant à t'appeler tu ne sois pas en état de le suivre²³. »

Dans le précieux et – pour ce qui concerne la compréhension du tableau du grade de Maître du R.É.R. – très éclairant commentaire qu'il donne du texte d'Épictète, Simplicius écrit d'emblée qu'Épictète, « en peu de mots et d'une manière pleine de force, nous a retirés des choses extérieures qui paraissent des biens, en nous prouvant qu'elles sont toutes étrangères, et qu'il n'y en a aucune qui soit notre véritable bien ». Ainsi, dans le *Manuel* d'Épictète, le philosophe stoïcien oppose, d'un côté, le vaisseau et son pilote qu'il définit comme essentiels, de l'autre, tout ce qui leur est étranger et qui relève donc du superflu. Dans son commentaire, Simplicius explique ainsi que « le coquillage et le champignon que l'on ramasse en passant, c'est comme (Épictète) l'a lui-même fort bien expliqué, une femme, des enfants, une maison et autres choses semblables

que les Dieux donnent et qu'il faut recevoir, non pas comme des biens principaux, ni comme nos biens propres, car notre bien principal c'est d'être toujours attachés à notre patron, et de ne le perdre jamais de vue ; il ne faut pas même courir à ces choses comme à des choses nécessaires, ni comme on court pour aller faire de l'eau, mais il faut les recevoir comme des choses superflues, et pourtant utiles à la vie ». Plus loin, Simplicius ajoute encore que « la mer, à cause de sa profondeur, de ses tempêtes et de ses continuelles vicissitudes, et parce qu'elle incommode ceux qui n'y sont pas accoutumés, a été prise, par les anciens mythologues, pour le symbole de la naissance. Le vaisseau, c'est ce qui mène les âmes à la naissance, soit Parque ou destinée, ou comme on voudra l'appeler. Le patron du vaisseau ce sont les Dieux qui, par leur sagesse, régissent l'univers et règlent la naissance des âmes²⁴. »



Fig. 1

Un navire suivant l'étoile, avec la devise *Rectores regit* : « Elle conduit les pilotes. »

Jacobius Boschius, *Symbolographia*, 1702.

VAISSEAU ET ÉGLISE

Directement en lien avec le symbolisme antique et l'esprit stoïcien du *Manuel* d'Épictète, la littérature patristique inscrit bien souvent le vaisseau ou la barque dans un récit à caractère eschatologique, en rapport avec la fin des temps et l'avènement du Christ. Mais, dans une perspective plus spécifiquement chrétienne, c'est très naturellement le Christ lui-même qui est cette fois donné pour le pilote du navire. Comme il faut le remarquer, cette association servira d'ailleurs à rappeler combien le thème du nautonier divin doit être mis en rapport avec celui du bon berger tel que décrit dans l'évangile de Jean²⁵. *Le Martyre de Polycarpe* fournit à ce niveau un précieux exemple qui, parmi d'autres, rappellera la concomitance symbolique des deux thèmes : « Par sa patience, (Polycarpe) a triomphé du magistrat inique, et ainsi il a remporté la couronne de l'immortalité ; avec les apôtres et tous les justes, dans l'allégresse, il glorifie Dieu, le Père tout-puissant, et bénit notre Seigneur Jésus-Christ, le sauveur de nos âmes et le pilote de nos corps, le berger de l'Église universelle par toute la terre²⁶. »

Quant au vaisseau lui-même, Jean Hani²⁷ aussi bien que Jean Daniélou²⁸ se font fort de nous rappeler qu'il est régulièrement associé à la fois à l'église en tant que lieu de culte ou temple (rappelons que le temple est une représentation symbolique du cosmos qui est à la fois l'image du corps du Christ et l'image du corps de l'homme) et à l'Église universelle en tant que communauté des croyants. Commentant l'épisode de l'Évangile de Marc où, leur embarcation s'étant soudainement remplie d'eau, les disciples paniqués appellent Jésus qui, sortant de son sommeil, commande aux vents de se taire²⁹, Tertullien³⁰ écrit ainsi : « Selon d'autres, et l'assertion est peu sensée, les Apôtres furent suffisamment baptisés lorsque les flots de la mer les couvrirent dans la barque qu'ils montaient. Pierre lui-même fut assez plongé quand il marcha sur les eaux du lac de Génézareth. Telle n'est pas mon opinion. Autre chose est d'être couvert d'eau ou enseveli par la violence de la mer, autre chose d'être lavé par un acte de religion. Ce navire, au reste, était la figure de l'Église qui est battue par les tempêtes de la persécution et de la tentation sur la mer

de ce monde, tandis que le Seigneur semble s'endormir dans sa patience, jusqu'à ce que, réveillé enfin par les prières des justes, il apaise à ce dernier jour la fureur du siècle et rende le calme à ses serviteurs³¹. » Ainsi, Tertullien rejoint en grande partie Épictète quand il associe l'instabilité de l'océan aux vicissitudes terrestres et aux tentations de toutes sortes même si, dans le contexte qui est le sien, il insiste plus particulièrement sur les malheurs liés à la persécution des chrétiens. Il n'empêche qu'ici encore la mer nous renvoie, de manière générale, au monde de la matérialité, aux plaisirs terrestres et, dans le symbolisme maçonnique, aux métaux tels qu'ils sont décrits comme la cause des vices que le maçon se doit d'éviter³². Ajoutons ici que le réveil du Christ prend des allures eschatologiques, et l'on se souviendra ainsi que dans l'Apocalypse de Jean, la parousie correspond à la grande réconciliation (le silence, l'apaisement) qui fait suite au déchaînement des ténèbres (la tempête) et à la victoire de la Lumière (le Verbe divin qui fait taire le vent).

LE CHRIST NAUTONIER

L'auteur de l'épître de Clément à Jacques, quant à lui, s'inscrit dans la continuité de Tertullien. Le vaisseau, c'est l'Église, et si son maître en est Dieu, c'est le Christ qui en est le pilote. Dans un long développement symbolique, il écrit ainsi : « Car le corps tout entier de l'Église ressemble à un grand navire, qui transporte à travers une violente tempête des hommes venus de multiples horizons, et qui veulent habiter une seule et même cité, celle du bon royaume. Que le maître en soit Dieu ; comparez son pilote au Christ, sa vigie à l'évêque, ses matelots aux presbytres, ses chefs de rames aux diacres, et ses recruteurs aux catéchistes ; la foule des frères aux passagers ; le monde, aux profondeurs de la mer ; les vents contraires, aux épreuves ; les persécutions, les dangers, les tribulations de toute sorte, aux lames de fond ; les vents violents soufflant de la terre, à la

fréquentation des trompeurs et des faux prophètes ; les promontoires et les côtes rocheuses, aux juges investis de l'autorité proférant de terribles menaces ; les côtes turbulentes et infestées de monstres marins, aux irréfléchis et aux incrédules doutant des promesses de la vérité. Imaginez les hypocrites comme les pirates. Quant aux puissants tourbillons, à la tartaréenne Charybde, aux échouements meurtriers, aux naufrages mortels, voyez en eux seuls les péchés. Donc, pour qu'une heureuse navigation vous conduise sans trop de danger jusqu'au port de la cité espérée, priez de manière à vous faire entendre ; or, ce sont les bonnes actions qui rendent les prières dignes d'être exaucées³³. »

Dans les premiers siècles de l'ère chrétienne, saint Hippolyte de Rome³⁴ précise davantage encore le symbolisme du vaisseau tel qu'il est associé à l'église vertueuse et à la communauté des croyants qui tient bon en dépit des vents et de la tempête. Dans sa *Démonstration du Christ et de l'antéchrist*, il écrit ainsi quelques lignes qui nous paraîtront décisives pour l'interprétation du tableau du grade de Maître du R.É.R. : « Pour nous, qui espérons dans le Fils de Dieu, nous souffrons en patience les persécutions de la part des infidèles. Car les ailes des navires, ce sont les Églises ; la mer, c'est le monde, sur lequel l'Église universelle est ballottée sans cesse comme sur des flots ; cependant elle échappe au naufrage ; car elle a, pour l'empêcher de périr, un pilote suprême qui est le Christ. Elle porte toujours avec elle un étendard, qui la préserve de la mort : c'est la croix du Christ. Elle est comme un vaisseau dont la proue est tournée vers l'Orient, et sa poupe vers l'Occident ; le corps du bâtiment regarde le Midi et le Nord ; les clous de la croix, ce sont les deux Testaments ; les cordes qui sont autour, sont la figure de l'amour du Christ, dont il étreint son Église. Le bandeau de lin qui entoure son corps, c'est la fontaine de régénération, où les fidèles viennent raviver leur foi. Le vent qui pousse le navire, c'est le souffle puissant de l'Esprit saint, par lequel il marque de son sceau tous les Chrétiens. Il est aussi garni de ses ancres de fer, ce sont les commandements de Jésus-Christ, qui sont plus forts que le fer. Il a de plus autour de ses flancs des pilotes pour accompagner et protéger sa

marche : c'est la cohorte des anges, qui sans cesse sont chargés de soutenir et de fortifier l'Église. Quant à l'échelle, qui sert pour monter jusqu'au grand-mât, elle est l'image de l'efficace passion du Christ, comme s'il attirait les fidèles sur ses degrés pour de là les faire marcher dans les cieux. Enfin, les étendards qui flottent sur les mâts, sont les emblèmes sacrés des prophètes, des martyrs et des apôtres, qui se reposent dans le royaume du Christ³⁵. »

MÂT ET CROIX

À l'évidence, tous ces éléments doivent nous convaincre du fait que le tableau du grade de Maître figurant un vaisseau démâté sur une mer calme et tranquille après la tempête s'inscrit, non dans le seul contexte iconographique de la franc-maçonnerie du XVIII^e siècle, mais dans une thématique nettement plus ancienne qui, d'inspiration antique, fut largement reprise et exploitée par les différents auteurs de la littérature patristique. Dans les différentes sources dont nous avons pu rendre compte, ressort en premier lieu la fonction psychopompe du vaisseau³⁶ pour laquelle nous avons vu qu'elle pouvait être mise en rapport avec le rite du baptême et la promesse de salut qui en découle directement. De fait, comme l'a d'ailleurs largement observé Jean Daniélou, le vaisseau s'inscrit souvent dans un récit dont la portée eschatologique reste évidente et qui, à l'instar de l'Apocalypse de Jean, semble vouloir annoncer la victoire finale du Christ sur les ténèbres, et de la vertu sur le vice. Dans les différents rituels du R.É.R., l'obligation qu'a le maçon de pratiquer la vertu et de fuir les vices est rappelée avec insistance, aussi l'on ne sera pas étonné de trouver, dans le *Rituel du grade de Maître*, une référence directe et très explicite aux sept péchés capitaux institués par la théologie chrétienne³⁷.

Avec les auteurs chrétiens, c'est à chaque fois le Christ qui est décrit comme le pilote du vaisseau³⁸, et nous devons comprendre par là que les vents tumultueux et la forte houle de la tempête ne procèdent plus de la colère divine comme dans le récit homérique ou dans les sources vétérotestamentaires, mais qu'ils renvoient aux tentations terrestres, à la persécution des chrétiens et, dans le domaine spirituel, aux différents périls auxquels l'âme est soumise comme le serait l'homme face à une nature hostile et une mer déchaînée. À ce niveau, il nous paraît très important de souligner que, sur le tableau du grade de Maître, ce qui subsiste des mâts arrachés (et qui reste debout dans une disposition qui nous rappellera singulièrement la figure de la colonne tronquée, mais toujours debout, du tableau placé à l'Orient pour le grade d'Apprenti) arbore la forme d'une croix, tout comme, dans le texte de saint Hippolyte, l'église-vaisseau « porte toujours avec elle un étendard, qui la préserve de la mort : c'est la croix du Christ ». Ainsi, tout nous permet de conclure que le navire visible sur le tableau du grade de Maître n'est pas mû par des vents nécessairement imprévisibles et inconstants, mais par une foi inébranlable et une ferme confiance en la lumière divine. N'ayant pour pilote que le Christ, il n'a donc, dans cette perspective, nullement besoin de voiles qui le rendrait dépendant des vents, et qui le soumettrait aux tentations du monde extérieur et aux vicissitudes de la matière.

MA FORCE EST DANS L'ESPÉRANCE

Tout ceci, au passage, suffira à expliquer pourquoi, sur le tableau du grade de Maître, la mer est décrite comme « calme et tranquille ». Comment en effet en pourrait-il être autrement dès lors que règne l'espérance et que la confiance est de mise ? La croix du Christ est donc l'étendard de notre vaisseau, et gageons que c'est cette même croix qui, dans le récit donné par Jacques de Voragine, aura suffi à sainte

Marguerite pour vaincre le dragon : « Quand (Marguerite) fut dans son cachot, elle pria le Seigneur de lui montrer, sous une forme visible, l'ennemi qu'elle combattait ; et voilà qu'apparut un très monstrueux dragon. Comme il s'élançait pour la dévorer, elle fit un signe de croix et il disparut, ou bien, comme on le lit ailleurs, il posa sa gueule sur sa tête et sa langue sur son talon et l'engloutit aussitôt ; mais pendant qu'il voulait l'avalier, elle s'arma du signe de la croix : la vertu de la croix fit éclater le dragon et la vierge en sortit indemne³⁹. » On pourrait même ajouter que le dépouillement des voiles peut apparaître ici comme une étape nécessaire sur la voie de l'initiation qui est en même temps chemin de la vertu : comme Ulysse s'est délesté du « poids de ses habits » (ceux donnés par Calypso), et comme le Compagnon du R.É.R. se sera exercé au rejet des métaux, de même le vaisseau du tableau du grade de Maître, désormais débarrassé de ses voiles, n'est plus soumis aux vents de la tentation et aux appétits du monde, car il est dirigé par le Souffle de l'Esprit figuré par la croix, et que c'est par ce souffle salvateur et salutaire qu'il est gouverné uniquement.

Ainsi, dès lors que le vaisseau n'est plus soumis aux tribulations du monde, les effets destructeurs de la tempête ne se feront plus sentir. L'ostension de la croix, thème bien connu de la littérature médiévale dont la *Légende dorée* apporte de nombreux exemples, suffit pour que soit apaisée la fureur des flots et pour provoquer le retour d'un silence dont les dimensions spirituelles sont évidentes, en particulier pour le franc-maçon. Comme dans l'épisode de l'Évangile de Marc, la force du Verbe aura donc suffi pour que le dragon de la tentation soit maté et que cesse un bouleversement météorologique qui n'est que le symbole du désordre intérieur dans lequel se trouve celui qui doute, celui qui est dés-orienté (c'est-à-dire qui a perdu la direction de l'Orient), et celui qui sur l'océan est pareil à la brebis égarée évoquée dans l'Évangile de Matthieu⁴⁰. Dans cette mesure, le silence dont il est question dans la devise *IN SILENTIO ET SPE FORTITUDO MEA* ne sera pleinement expliqué, à notre avis, que par la présence salvatrice de cette croix à propos de laquelle Justin, dans sa

Première Apologie, écrivait : « Peut-on fendre la mer, si ce trophée (NB : il parle de la croix), sous la forme de la voile, ne s'élève intact sur le navire⁴¹ ? » Comme le Christ a commandé aux vents de se taire⁴², la croix arborée par le vaisseau du tableau du grade de Maître commande aux éléments et leur impose le silence, et ceci suffira sans doute à expliquer que la Force – vertu qui apparaît ici comme une anticipation sur le grade de Maître Écossais de Saint-André – nous soit donnée comme la juste conséquence d'une démarche spirituelle conditionnée par le silence et déterminée par l'espérance. De cette espérance, pour laquelle la croix apparaît comme la plus manifeste des garanties, nous voyons pleinement comme elle a pour corollaire une absence de crainte qui, dans un livre d'emblèmes écrit à la fin du xvi^e siècle par Georgette de Montenay⁴³, est illustrée de la manière suivante : « Du grand péril des vents et de la mer/Cet homme a bien connaissance très claire/Et ne craint point de se voir abîmer/Puisque son Dieu l'adresse et lui éclaire./Nul qui en Dieu remet tout son affaire,/Ne se verra dépourvu de secours./Mais cestui-là qui fera le contraire/Sera confus par son propre recours⁴⁴. » Sur la gravure accompagnant ces quelques vers édifiants et destinés à élever l'âme, se trouve un homme seul, debout, sur une frêle embarcation, tandis qu'autour de lui hurlent les vents et que se déchaîne l'océan. Sortant des nuages, une main divine tend un flambeau pour lui montrer le chemin à suivre, tandis que, sur un écusson dominant la scène, est donnée la devise *Quem timebo*, dont la traduction française « Qui dois-je craindre⁴⁵ ? » sera propre à rappeler au franc-maçon du R.É.R. les paroles prononcées par le Frère Introduteur alors qu'il vient de mettre le bandeau sur les yeux de l'impétrant : « Vous êtes dans les ténèbres, mais n'ayez aucune crainte, votre guide marche dans la Lumière et ne peut vous égarer⁴⁶. »



Fig. 2

Quem timebo ? : « Qui dois-je craindre ? »

Georgette de Montenay, *Emblèmes, ou Devises chrestiennes*, 1620.

L'ÉTOILE DU MATIN

Tout ceci doit nous rappeler que, dans la *Démonstration du Christ et de l'antéchrist*, saint Hippolyte de Rome nous indique que la proue du vaisseau est dirigée vers l'Orient. C'est là un élément qui, à l'évidence, résonnera d'une manière toute particulière à l'oreille du franc-maçon. Rappelons tout d'abord que, du point de vue étymologique, l'Orient renvoie à l'idée d'origine ou de naissance et que, dans les textes bibliques, celle-ci n'a de cesse d'être associée à la Lumière divine. Le livre de la Genèse nous indique d'ailleurs que c'est à l'Orient qu'a été planté le jardin d'Éden et que c'est en cet endroit que l'homme s'est tout d'abord établi après avoir été formé par Dieu⁴⁷. Dans le rituel d'Apprenti pour le R.É.R., l'Orient détermine ainsi le lieu symbolique où se trouve la Lumière, et de ce point de vue les paroles prononcées par le Vénérable Maître au moment de la clôture de la loge ne souffrent aucune équivoque : « Mes

chers Frères, lorsque, pour perfectionner vos travaux, vous chercherez la Lumière qui vous est nécessaire, souvenez-vous qu'elle se tient à l'Orient et que c'est là seulement que vous pourrez la trouver⁴⁸. » De ce point de vue, le voyage vers l'Orient – direction vers laquelle tout porte à croire que notre vaisseau, pareil à celui décrit par Hippolyte de Rome, semble se diriger – reste avant tout un retour vers une origine qui coïncide pleinement avec cet idéal de réintégration dans le domaine divin qui est porté par la doctrine et les rituels du R.É.R. Quant à la tempête, elle semble derrière nous désormais : le Maître a été suffisamment éprouvé, il a passé avec succès des épreuves dont il faut comprendre qu'elles le laissent dans un état de dénuement qui témoigne de sa capacité à ne s'attacher qu'à l'essentiel, autant qu'il viendra garantir ses chances de salut. C'est donc en toute confiance et sans crainte aucune qu'il continue son chemin ; il fait route vers l'Orient et ne s'en remet qu'à Dieu, comme s'il se répétait à lui-même : « Et nous tenons pour d'autant plus certaine la parole prophétique, à laquelle vous faites bien de prêter attention, comme à une lampe qui brille dans un lieu obscur, jusqu'à ce que le jour vienne à paraître et que l'étoile du matin se lève dans vos cœurs⁴⁹. »

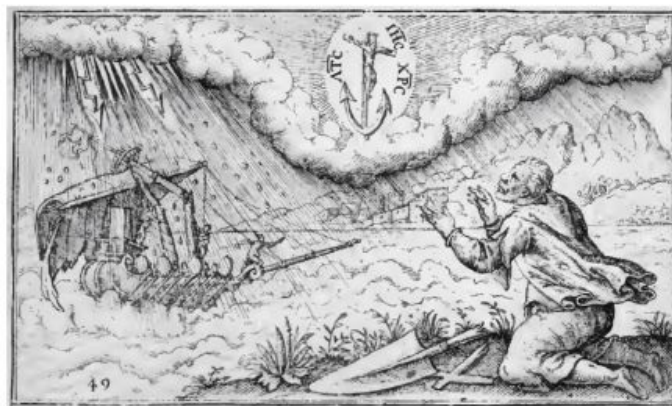


Fig. 3

Spes coelo certissima venit : « Du ciel assurément vient l'espoir. »

Jean-Jacques Boissard, *Emblematum Liber*, 1588.

1. . *Rituel du grade de Maître*, p. 4.
2. . Voir du même auteur, *Iconographie du R.É.R.*, tome 1.
3. . *Les Héraclides*, vers 227-232 ; dans Euripide, *Œuvres complètes*, Paris, 1962, p. 304.
4. . *Rituel du grade de Maître*, Instructions par Demandes et Réponses, troisième section (p. 52).
5. . J. Daniélou, *Les Symboles chrétiens primitifs*, Paris, 1961, p. 68.
6. . Jonas I, 4-10.
7. . Jacques de Voragine, *Légende dorée*, chapitre 52, Paris, 2004, p. 292.
8. . *Rituel du grade de Maître*, p. 35.
9. . J. Daniélou, *op. cit.*, p. 68.
10. . *Odyssée* V, 240-260 ; dans Homère, *Iliade, Odyssée*, Paris, 1955, p. 626 et 627.
11. . *Odyssée* V, 327-333, p. 628 et 629.
12. . *Odyssée* V, 336, p. 629.
13. . « Comme il est sorti du ventre de sa mère, il s'en retourne nu ainsi qu'il était venu, et pour son travail n'emporte rien qu'il puisse prendre dans sa main » (Ecclésiaste V, 15).
14. . D'ailleurs, comme nous le voyons fort bien, Willermoz lui-même s'appuie sur cette dialectique de la vie et de la mort au moment de la purification par l'eau qui préside au deuxième des trois voyages effectués par l'impétrant lors de la réception au grade d'Apprenti : « C'est par la dissolution des choses impures que l'eau lave et purifie, mais elle recèle des influences néfastes et les principes de la putréfaction » (*Rituel du grade d'Apprenti pour le Régime Écossais Rectifié*).
15. . Épître aux Romains VI, 4.
16. . « Ne mentez pas les uns aux autres, vous étant dépouillés du vieil homme et de ses œuvres », (Colossiens III, 9 ; voir encore Romains VI, 6 ; Éphésiens IV, 2).
17. . Ce rejet des biens terrestres, à l'évidence, est en rapport direct avec le rejet des métaux qui intervient au moment des voyages, lors de la réception au grade de Compagnon (rituel du grade de Compagnon).
18. . *Odyssée* IX, 143-145 ; p. 668 et 669.
19. . Voir *Énéide* VI, 298-304 ; dans Virgile, opus cité, p. 525.
20. . Dans tous les cas, la barque est pilotée par les dieux.
21. . Il s'agit plutôt d'un oignon, comme semble l'indiquer la traduction par J. Pépin dans l'édition donnée aux éditions Gallimard, *Les Stoïciens*, Paris, 1962, p. 1113.
22. . Dans la traduction donnée par J. Pépin, nous lisons « pilote » en lieu et place de « patron ».
23. . *Manuel d'Épictète*, traduit du grec, avec les commentaires de Simplicius, chapitre XII, p. 91 ; notons que l'édition donnée aux éditions Gallimard indique le chapitre VII, et non le chapitre XII ; voir p. 1113 et 1114.
24. . *Ibid.*, chapitre XII, p. 92.
25. . Jean X, 7-15.
26. . *Le Martyre de Polycarpe* XIX, 2. Voir encore : « Le moment présent te réclame, comme le pilote attend les vents, et comme l'homme battu par la tempête attend le port, pour obtenir Dieu. Sois

sobre, comme un athlète de Dieu : le prix, c'est l'incorruptibilité et la vie éternelle, dont toi aussi tu es convaincu. En tout, je suis pour toi une rançon, et ces liens que tu as aimés » (Lettre d'Ignace d'Antioche à Polycarpe II, 3).

27. . Voir J. Hani, *Les Métiers de Dieu*, en particulier le chapitre VIII, Pastor et Nauta, Paris, 1975, p. 103 à 112.

28. . Voir J. Daniélou, *Les Symboles chrétiens primitifs*, en particulier le chapitre IV, Le navire de l'église, Paris, 1961, p. 65 à 76.

29. . Marc IV, 35-41.

30. . Tertullien, *De baptismo*, XII.

31. . Figure emblématique de la communauté chrétienne de Carthage, Tertullien (vers 140-220) est l'un des plus influents théologiens du début de l'ère chrétienne.

32. . Voir à ce sujet le passage du *Rituel au grade d'Apprenti* où, rendant ses bijoux et métaux à l'impétrant, le Vénérable Maître précise : « Je vous rends vos bijoux et métaux ; (...) gardez-vous, mon Frère, des vices dont ils sont souvent la cause » (*Rituel du grade d'Apprenti*, p. 55).

33. . Épître de Clément à Jacques, XIV, dans *Écrits apocryphes chrétiens*, tome 2, Paris, 2005, p. 1230 à 1231.

34. . Martyrisé en Sardaigne sous Maximin I^{er}, saint Hippolyte de Rome (vers 170-235) est un théologien chrétien.

35. . Hippolyte de Rome, *Démonstration du Christ et de l'antéchrist*, LIV.

36. . Cette fonction psychopompe du vaisseau, au passage, s'accorde tout à fait avec l'atmosphère de deuil qui préside à la réception au grade de Maître. Le *rituel du grade* précise d'ailleurs, dans les Instructions par Demandes et Réponses : « Q : Qu'avez-vous remarqué en entrant ? Obscurité, silence et tristesse générale parmi les Frères » (deuxième section).

37. . Dans les Instructions par Demandes et Réponses du grade de Maître, on trouve en effet la mention suivante : « Q : Quels sont les sept vices que le Maçon doit fuir ? R : L'Orgueil, l'Avarice, l'Envie, la Jalousie, la Gourmandise, la Colère et la Paresse » (troisième section).

38. . Dans l'épître de Clément à Jacques, XIV, nous noterons que Dieu est désigné comme le maître du vaisseau, tout comme dans les anciens rituels maçonniques anglais, Dieu était désigné comme le « *Maître de la Loge* » ; mais il faut ajouter encore que la distinction entre le pilote (le Christ) et le maître du vaisseau (Dieu) n'est finalement pas très importante, car l'un et l'autre sont vus comme consubstantiels par la théologie chrétienne : « Moi et le Père nous sommes un » (Jean X, 30).

39. . Jacques de Voragine, *Légende dorée*, chapitre 89, Paris, 2004, p. 502.

40. . Évangile de Matthieu XVIII, 11-14.

41. . Justin, *Première Apologie*, LV, 3.

42. . Marc IV, 35-41.

43. . Dans la littérature des livres d'emblèmes, si nous avons cité G. de Montenay, nous aurions pu également nous rappeler que J.-J. Boissard (1528-1602) est l'auteur d'un ouvrage intitulé *Emblematum liber*, dans lequel une gravure attirera plus particulièrement notre attention. Nous y voyons un navire dans la tourmente dont le mât est fracassé par la force des vents, tandis qu'à terre, au premier plan, un homme agenouillé semble invoquer les cieux au milieu desquels trône un Christ crucifié qui se dresse sur une croix en forme d'ancre marine et entourée par les

abréviations grecques qui désignent Jésus, Christ et rédempteur (Ι(ΗΣΟΥΣ, ΧΡΙΣΤΟΣ, ΑΥΤΩΤΡΗΣ). La gravure est surmontée de la devise SPES COELO CERTISSIMA VENIT. Le commentaire de l’emblème est le suivant : « Qui sur le bras de l’homme accoude son attente,/Et retient son espoir au monde corrompu,/Il fait voile, peu caut, dans un vaisseau rompu,/Qui n’a de quoy parer au choq d’une tormente./Si d’un nuage épais l’injure violente,/Pour t’abattre le cœur, va menaçant ton cours,/Retourne vers le ciel, où pour ferme secours/Un ancre de salut toujours se représente » (*Emblematum liber*, Metz, 1588, p. 115).

44. . *Emblèmes, ou Devises chrestiennes*, La Rochelle, 1620, feuillet 41.

45. . Cette devise, au passage, n’est pas sans nous rappeler les paroles d’Ino lorsqu’elle donne son voile à Ulysse « Prends ce voile divin ; tends-le sur ta poitrine ; avec lui, ne crains plus la douleur ni la mort » (*Odyssée* V, 350 environ, p. 629).

46. . *Rituel du grade d’Apprenti*, p. 38.

47. . « Puis l’Éternel Dieu planta un jardin en Éden, du côté de l’orient, et il y mit l’homme qu’il avait formé » (Genèse II, 8).

48. . *Rituel du grade d’Apprenti*, p. 75.

49. . 2 Pierre I, 19.

Chapitre 2

MELIORA PRÆSUMO

« De même que le lion est le seigneur de toutes les bêtes, de même Dieu est maître de toutes les choses. Le lion a d'ailleurs bon nombre d'autres particularités qui en font le symbole de Dieu, que je ne vous décrirai pas ici ; mais c'est de ce lion que tu recevras secours, si jamais tu dois en recevoir. Et c'est Jésus le vrai Lion¹. » Sans aucun doute, cette précision liminaire tirée du cycle de Lancelot nous est d'un apport précieux pour le sujet qui nous concerne ici, à savoir le tableau du grade de Maître Écossais de Saint-André (M.E.S.A.), dernier des quatre grades symboliques pratiqués au R.É.R. Comme pour les grades précédents du R.É.R. (loges bleues), ce tableau est situé à l'Orient, et le rituel précise à ce propos : « Au fond oriental, au-dessus de la tête du député-Maître (...), sera placé un tableau (...). Ce tableau représente un lion, sous un ciel chargé de nuages et d'éclairs, se reposant sous l'abri d'un rocher et jouant tranquillement avec des instruments de mathématiques et au-dessous ces deux mots pour devise : Meliora præsumo². » Figure principale et centrale de notre tableau, le lion attire donc notre regard, et par conséquent c'est sur lui que nous allons en premier lieu porter notre attention.

LA VICTOIRE CONTRE LE LION

Dans les sources vétérotestamentaires, la figure du lion reste relativement ambivalente. S'il est ainsi, en premier lieu, associé aux rois de Juda³, le lion est volontiers décrit, en particulier dans les Psaumes, comme un animal effrayant, toujours assoiffé de sang et prompt à se saisir des malheureux⁴. Il ne fait que massacrer et détruire, et c'est en ce sens que, dans l'Ancien Testament, il est annonciateur de catastrophes et de malheur : « Le lion s'élance de son taillis, le destructeur des nations est en marche, il a quitté son lieu, Pour ravager ton pays ; tes villes seront ruinées, il n'y aura plus d'habitants⁵. » Pour ce peuple pastoral qu'est le peuple d'Israël, le lion, comme on doit le comprendre, est avant tout le prédateur du troupeau, celui dont on doit craindre qu'il viendra égorger ou éventrer les brebis pour se repaître de leur chair et de leur sang. Par extension, le lion est associé aux calamités de toutes sortes, et en premier lieu aux ravages causés par les armées étrangères qui viennent semer la terreur et apporter partout la destruction : « C'est un peuple qui se lève comme une lionne, Et qui se dresse comme un lion ; Il ne se couche point jusqu'à ce qu'il ait dévoré la proie, Et qu'il ait bu le sang des blessés⁶. » Dans cette perspective, lorsque l'élu de Dieu qu'est David tue le lion pour défendre son troupeau⁷, sur le plan symbolique, nous comprenons qu'il ne fait que se porter au secours du peuple d'Israël pour le sauver des griffes de l'ennemi philistin. C'est pourquoi la victoire de David contre le lion doit être vue, certainement, comme une annonce de sa victoire prochaine sur le géant Goliath, héros des Philistins⁸. De la même manière, la victoire de Samson face au lion⁹ qu'il déchire en deux ne fait qu'annoncer l'épisode où, selon le récit qu'en donne l'auteur du livre des Juges, il tue mille Philistins avec une mâchoire d'âne¹⁰. Si, dans les cas de David et de Samson, la victoire contre le lion reste en premier lieu la marque d'une élection divine, nous devons retenir également que cette victoire sur l'ennemi païen qui lui est associée doit être surtout comprise comme la victoire de la Lumière sur les ténèbres.



Fig. 4

Tableau du grade de Maître Écossais de Saint-André au Rite Écossais Rectifié. *Meliora præsumo* : « J'entrevois de meilleures choses. »

Ceci permettra d'anticiper, notamment, sur la portée intérieure qui, dans les textes patristiques, sera donnée à cette victoire qui, comme nous

le percevons déjà, ne devra pas tant être entendue comme un combat contre le lion que comme un combat avec le lion.

LE LION, SYMBOLE DU CHRIST

Dans le Nouveau Testament, et même si dans sa première épître Pierre persiste encore à assimiler le lion aux forces démoniaques¹¹, le symbolisme du lion évolue sensiblement, en particulier sous la plume de saint Jean, qui, dans le récit de l'Apocalypse, établit plusieurs fois des rapports entre le Christ et le lion : « Et l'un des vieillards me dit : Ne pleure point ; voici, le lion de la tribu de Juda, le rejeton de David, a vaincu pour ouvrir le livre et ses sept sceaux¹². » Ce lion de la tribu de Juda, bien sûr, c'est le Christ, tel que l'auteur de l'Apocalypse, se référant à la généalogie donnée par saint Matthieu, le désigne comme « oint de Dieu » (messie), comme descendant de David, de Salomon et des rois de Juda. Mais dans le texte de Jean, le Christ n'est pas seulement le roi annoncé, il est surtout l'ange puissant dont le visage est « comme le soleil » et dont les pieds sont « comme des colonnes de feu¹³ ». Fils unique de Dieu, il est celui par qui, définitivement, la Lumière viendra vaincre les ténèbres : « Il posa son pied droit sur la mer, et son pied gauche sur la terre; et il cria d'une voix forte, comme rugit un lion. Quand il cria, les sept tonnerres firent entendre leurs voix¹⁴. » Certainement, la puissance poétique du récit eschatologique imaginé par saint Jean jouera un rôle considérable pour la valorisation du lion dans l'occident chrétien. Il sera ainsi, nous apprend Michel Pastoureau, l'animal le plus couramment choisi pour orner les blasons. Les auteurs du *Bestiaire médiéval* nous rappellent que « l'adage fameux “Qui n'a pas d'armes porte un lion” apparaît au XII^e siècle dans les textes littéraires, et est encore légitimement cité par les manuels de blason du XVII^e siècle¹⁵ ». Ceci, déjà, nous permet

de percevoir la dimension chevaleresque de ce lion qui figure sur le tableau de grade.

Après le livre de saint Jean, et sous l'influence des bestiaires, le lion se charge très tôt d'une forte dimension christologique. Dès le II^e siècle de notre ère, l'auteur du célèbre *Physiologos* nous donne déjà quelques éléments d'information qui connaîtront une immense fortune auprès des auteurs de la littérature patristique et dans l'art médiéval. C'est à ces particularités, comme on peut le penser, que semble se référer l'auteur de *La Marche de Gaule* quand il écrit que « le lion a d'ailleurs bon nombre d'autres particularités qui en font le symbole de Dieu, que je ne vous décrirai pas ici ». Si ces références semblent échapper à notre regard contemporain, la formulation de l'auteur de *La Marche de Gaule* semble indiquer qu'elles sont largement connues par les lecteurs de l'époque, et qu'il n'est donc pas nécessaire de s'appesantir en les précisant à nouveau. Michel Pastoureau et Gaston Duchet-Suchaux, pour leur part, nous rappellent leur teneur en quelques mots : « Chacune de ses “propriétés” et de ses “merveilles”, héritées des traditions orientales, est mise en relation avec le Christ. Le lion qui efface avec sa queue les traces de ses pas pour égarer les chasseurs, c'est Jésus cachant sa divinité en s'incarnant dans le sein de Marie ; il s'est fait homme en secret pour mieux tromper le Diable. Le lion qui épargne un adversaire vaincu, c'est le Seigneur qui dans sa miséricorde épargne le pécheur repent. Le lion qui dort les yeux ouverts, c'est le Christ dans son tombeau : sa forme humaine dort mais sa nature divine veille. Le lion qui par son souffle, le troisième jour, redonne vie à ses petits morts-nés, c'est l'image même de la Résurrection¹⁶. » Le lion est toujours décrit comme le premier des animaux. C'est donc de manière significative que l'auteur du *Physiologos* choisit de commencer son ouvrage par le lion, soulignant ainsi l'importance qui est la sienne : « Je vais parler du lion, le roi des bêtes sauvages et des animaux¹⁷. » Il évoque ensuite les trois natures du lion¹⁸, et déjà, le recours au ternaire semblera une référence implicite au mystère de la Trinité.

LE LION, INSTRUMENT DE LA RÉVÉLATION

Dans la tradition du tarot dit « de Marseille », le lion n'est pas absent non plus. Outre la carte *Le Monde* où, suite à la description donnée dans l'Apocalypse de Jean¹⁹, le lion est décrit comme l'un des Quatre Vivants qui entourent traditionnellement la figure du Christ en gloire, nous le trouvons sur la carte intitulée *La Force*. Ici la représentation donnée dans le tarot reste très fidèle à la tradition iconographique : le lion visible sur la carte est en effet aux prises avec un personnage féminin identifié à la vertu cardinale et qui, dans un geste évoquant celui de Samson dans le livre des Juges,²⁰ s'apprête à le déchirer en deux.



Fig. 5

La Force, 11^e carte d'atout du tarot de Jean Dodal, 1701.

Bien sûr, comme nous avons eu l'occasion de le signaler dans un ouvrage précédent²¹, le lion, ici, ne doit pas tant être considéré comme l'ennemi à abattre que comme l'animal solaire (ou divin) auquel on se confronte, c'est-à-dire, surtout, celui auquel on doit mesurer une force qui n'a rien de musculeuse ou de physique, mais dont la nature est purement intérieure²² : cette force, clairement, est de celles dont on dit qu'elles peuvent déplacer les montagnes, et de ce point de vue nous devons, sans

hésiter, l'identifier à la Foi²³. De fait, si la confrontation avec le lion est de nature à nous rappeler la lutte de Jacob avec l'ange²⁴, elle nous renvoie aussi à un autre épisode particulièrement significatif pour le travail qui nous concerne. Nous voulons parler de l'épisode de Daniel dans la fosse aux lions, dans laquelle le prophète est condamné à entrer, mais dont il sort indemne²⁵. Or, du point de vue symbolique, le lion nous semble ici comparable au feu²⁶ dans lequel furent jetés Schadrac, Méschac et Abed Nego²⁷. Dans les deux cas, en effet, lion et feu fonctionnent comme des révélateurs puisqu'ils permettent que soient en quelque sorte séparés le bon grain de l'ivraie : ils révèlent la nature sainte du juste ou de l'élu, et mettent en lumière la corruption des iniques ou des méchants qui sont, dans un cas, brûlés par le feu et, dans l'autre, dévorés par les lions. Feu et lion, de ce point de vue, nous apparaissent comme les instruments privilégiés d'un jugement qui n'appartient en rien au monde des hommes, mais qui est le fait de Dieu. En ce sens, tout comme le feu manifeste la puissance divine²⁸, le lion nous est présenté comme l'expression d'une justice céleste propre à révéler la vertu et à exposer le vice. Se confronter au lion, dans cette perspective, c'est mesurer son propre degré de perfection ou de sainteté, c'est soumettre au jugement divin le degré d'achèvement que l'on aura atteint, et c'est, en d'autres termes, évaluer le chemin parcouru sur le chemin de la Lumière et de la vertu.



Fig. 6

Le lion accompagné de la devise *Est vigil ipsa quies* : « Mon repos est vigilant. »
 Jacobius Boschius, *Symbolographia*, 1702.

Tout ceci, sans aucun doute, est de nature à nous faire comprendre combien la confrontation avec le lion du tableau de grade de Maître Écossais de Saint-André se place dans la continuité du tableau du grade de Compagnon : tandis qu'au grade de Compagnon le maçon est invité à vérifier la qualité des travaux accomplis sur lui-même à l'aide de l'équerre, le Maître Écossais de Saint-André est invité à se comparer à ce parangon de perfection chrétienne qu'est véritablement le lion christique. Sans doute pourrait-on gloser encore que, dans le cas où le Maître maçon sortirait vainqueur de cette confrontation avec le lion, il serait, tout comme Jacob est devenu Israël après avoir lutté toute une nuit avec l'ange²⁹, invité lui-même à porter un hiéronyme, autrement dit un nouveau nom marqué du sceau de la sacralité.

Dans la perspective chrétienne qui est celle du R.É.R., ce changement de statut, qui marque à la fois une restauration et une glorification de l'être, nous rappellera combien, dans la bouche de saint Paul, la religion nouvelle initiée par le Christ paraît rénovatrice, car « si quelqu'un est en Christ, il est une nouvelle créature. Les choses anciennes sont passées ;

voici, toutes choses sont devenues nouvelles³⁰. » Ceci, sans doute, n'est peut-être pas sans rapport avec le fait qu'au grade ultime de Chevalier Bienfaisant de la Cité Sainte (C.B.C.S.), le maçon rectifié est amené lui aussi à se charger d'un nouveau nom qui, de manière solennelle, marque son degré d'achèvement dans l'ordre, et son degré d'accomplissement dans ce qui touche aux choses spirituelles ou aux valeurs chevaleresques.



Fig. 7

Le lion couronné et victorieux.

Michael Maier, *Atalanta Fugiens*, Epigramma XXVII, 1617.

Ajoutons encore que le fait que Jacob ait lutté *avec* l'ange et non *contre* lui nous semble porteur de nouveaux développements susceptibles de

nous intéresser pour le travail qui est nôtre. Tout comme la lutte avec l'ange a permis de révéler Jacob dans son statut d'élu, de même le tableau du grade de Maître Écossais de Saint-André nous semble de nature à nous faire espérer que la confrontation du maçon rectifié avec le lion christique restera l'occasion d'une transfiguration qui, de toute évidence, se joue entièrement dans l'imitation des valeurs chevaleresques dont notre félin reste l'incarnation. C'est donc la force du lion que, pareil au Graal du cycle arthurien, le maçon rectifié est invité à aller quérir, de manière à être « un en le Christ³¹ », ainsi qu'il est écrit dans l'épître aux Galates. Quant à la nature de cette force dont nous rappelons qu'elle est la vertu cardinale associée au grade, Albert le Grand nous indique, d'une manière fort simple, et très claire, qu'elle « consiste à être maître de son âme quand on est tenté par l'orgueil ou l'envie, la colère, la luxure ou l'avarice, la vaine gloire et la complaisance en soi-même, ou par les plaisirs inférieurs³² ». Tout ceci nous confirme que la confrontation avec le lion doit surtout permettre au maçon rectifié d'accéder enfin à cette lumière qui lui a été promise dès sa réception au grade d'Apprenti, car seule cette Lumière venue d'en haut rendra possible la victoire définitive sur un ennemi intérieur que les rituels identifient au vice.

LE LION, EXPRESSION DE LA LUMIÈRE DIVINE

Avec le lion du tableau de grade de Maître Écossais de Saint-André, nous avons donc, définitivement, quitté le lion païen et destructeur qui appartient au domaine des ténèbres, et nous nous retrouvons face à ce lion lumineux, apaisé et souverain qui, par sa position, nous rappellera d'ailleurs celle de l'agneau mystique qui est la lumière du monde. C'est, dans le texte de Chrétien de Troyes, l'animal d'Yvain, qui se fit appeler le chevalier au lion après s'être porté au secours d'un lion qui luttait contre un serpent venimeux et crachant le feu. Dans le récit médiéval, le lion

« manifesta sa soumission en étendant vers Yvain ses deux pattes jointes, puis, inclinant la tête au sol, il se dressa sur ses pattes de derrière et s'agenouilla ; toute sa face était mouillée de larmes³³ ». Plus loin, dans le même récit, le lion veille tandis qu'Yvain est endormi, et l'auteur nous indique qu'il « eut la grande intelligence de surveiller et de garder le cheval broutant une herbe qui ne l'engraisserait pas beaucoup³⁴ ». Dans la *Légende dorée*, Jacques de Voragine nous raconte comment, de manière analogue, saint Jérôme recueillit un lion qui boitait, et le soigna. L'auteur nous indique ensuite que le lion « perdit toute férocité et habita parmi eux comme un animal domestique. Alors Jérôme, voyant que le Seigneur leur avait envoyé l'animal moins pour sa patte blessée que pour leur propre utilité (...) lui confia la tâche de mener au pâturage et d'y surveiller leur âne (...). Et quand on eut confié au lion la garde de l'âne, en allant au pré, il se tenait à ses côtés et le surveillait indéfectiblement à la façon d'un pasteur vigilant ; et quand l'âne s'écartait pour aller paître, le lion était pour lui le meilleur des protecteurs³⁵ ». Ici, à l'évidence, le lion qui se fait pasteur du troupeau n'est autre que le Christ, et ceci n'est qu'un élément supplémentaire qui viendra confirmer la dimension christologique de l'animal.



Fig. 8

Le lion domestiqué. Saint Jérôme enlève une épine de la patte du lion.

Sano di Pietro, 1406-1481, musée du Louvre.

Animal solaire, qui nous rappelle au passage que le Christ est désigné dans la liturgie comme le soleil invaincu (*Sol invictus*), le lion du tableau du grade de Maître Écossais nous renvoie donc, d'une manière plus explicite que jamais, à la présence irradiante, lumineuse et flamboyante de celui qui « répand la lumière dans le monde » et qui, grâce à la médiation du Vénérable Maître, vient « mettre les Frères à l'ouvrage et éclairer la Loge de ses lumières³⁶ ». Avec ce lion, sans aucun doute, nous découvrons enfin la véritable nature de ce « guide qui marche dans la Lumière et ne peut (nous) égarer³⁷. » Au passage, les deux extraits du *Rituel du grade d'Apprenti* que nous venons de soumettre au lecteur appelleront de nouvelles remarques. Il convient d'observer surtout que, dans les deux cas, la formulation à double sens utilisée par Jean-Baptiste Willermoz permet d'attirer notre attention sur le fait que le Vénérable Maître et le Frère Introduteur sont désignés comme étant ceux qui prennent en charge une Lumière dont on comprendra progressivement qu'elle est celle du Christ. Ainsi, c'est parce qu'il « marche dans la Lumière » (du Christ) que, symboliquement, le Frère Introduteur est jugé digne de servir de guide à l'impétrant dans le Cabinet de réflexion et jusque dans la loge, en laquelle celui qui va recevoir la Lumière (et qui n'est donc encore qu'un « homme dans les ténèbres³⁸ ») s'apprête à faire ses premiers pas. C'est, encore, parce qu'il agit au nom des valeurs chrétiennes qu'il a fait siennes entièrement³⁹, et sous cette condition uniquement, que le Vénérable Maître « (met) les Frères à l'ouvrage et (éclaire) la Loge de ses Lumières ». Identifié au soleil qui « répand sa lumière sur le monde », en effet, il ne saurait prétendre pour autant se substituer à la source de Lumière symbolisée par l'Orient. La Lumière qu'il répand n'est donc sienne que parce qu'il l'a faite sienne par la quête qu'il a menée et le travail d'élévation ou de rénovation qu'il a lui-même

entrepris. Mais, en vérité, elle ne lui appartient pas puisqu'elle lui a été confiée par celui qui est plus grand que lui, et c'est donc en Son nom, et sous les auspices du Grand Architecte de l'Univers, qu'il contribue à son tour à la répandre parmi les Frères et à la partager avec eux, à la manière du Christ qui, donnant symboliquement son corps à manger, partage le pain avec ses disciples.

L'IDENTIFICATION AU LION

Comme nous avons déjà pu le signaler, tout le travail du maçon rectifié consiste donc à se porter le plus loin possible vers l'Orient, autrement dit vers cette source de Lumière dont nous devons comprendre qu'elle symbolise la présence irradiante du Verbe, et qu'elle renvoie à une perfection que le maçon doit s'efforcer de faire sienne, car « si quelqu'un n'a pas l'Esprit de Christ, il ne lui appartient pas⁴⁰ ». Par conséquent, nous voyons bien que, lorsque le Vénérable Maître invite les Frères à « porter parmi les autres hommes les vertus dont (ils) ont promis de donner l'exemple⁴¹ », il rappelle déjà l'absolue nécessité dans laquelle se trouve le maçon rectifié d'incarner des valeurs dont cette « Céleste Lumière⁴² » reste la plus précieuse et la plus vibrante manifestation. Ceci nous fera dire, en définitive, que la confrontation avec le lion doit être entendue comme l'aboutissement d'une démarche au terme de laquelle le maçon rectifié, invité à se connaître lui-même (c'est-à-dire, dans la doctrine du R.É.R., à recouvrer la nature divine qui est la sienne) est amené à devenir lui-même ce lion qui, à la fois, est désigné comme l'objet de son désir et la raison de sa quête.

De ce point de vue, le tableau du grade de Maître Écossais de Saint-André nous apparaîtra comme le lointain prolongement de l'épreuve du miroir au cours de laquelle le Compagnon était invité à sonder son cœur et son âme afin de se « connaître lui-même⁴³ » et d'accéder au « vrai

bonheur⁴⁴ ». Sans doute était-il convié à y trouver l'étoile qui, masquée encore par quelque ténébreux nuage, n'en brillait pas moins de tous ses feux au fond de son être, en un Orient intérieur. Désormais, et même si le but ne sera jamais atteint, il n'en reste pas moins que l'étoile est connue, que l'on sait où la trouver : le pêcheur a remonté jusqu'à lui le poisson christique qu'il avait tant désiré, il a goûté sa chair et il s'est rempli de son esprit, de sorte qu'idéalement lui et le Christ ne font qu'un. En d'autres termes plus compatibles avec le symbolisme constructif qui est celui de la franc-maçonnerie rectifiée, nous devons comprendre que le Maître maçon, au fil de son parcours, a appris à maîtriser des outils qui, en premier lieu, sont ceux du Grand Architecte de l'Univers. Il a suivi avec courage et persévérance le chemin de la vertu qui « seule rend l'homme à la Lumière⁴⁵ ». Il a également appris à se soumettre avec conviction aux lois impérieuses de la Justice, à s'abstenir « de ce qui peut le corrompre et l'éloigner de la Vérité⁴⁶ » grâce à la Tempérance, à se diriger dans la vie avec Prudence comme le pilote dirige son navire dans les vents et la tempête, et, enfin, à être maître de son âme grâce à la Force. Désormais il est jugé apte à diriger la loge comme, sur un autre plan plus élevé, le Grand Architecte dirige le monde.

À travers les outils manipulés par le lion et représentés sur le tableau de grade de Maître Écossais de Saint-André, le R.É.R. entend donc procéder à une véritable glorification du travail, défini comme chemin de vertu et connaissance de Dieu. Les outils de mathématiques, ici, ne viennent que souligner l'importance de la géométrie en tant qu'elle est décrite traditionnellement comme « science des sciences⁴⁷ », c'est-à-dire aussi comme art royal mettant l'homme à même d'imiter les gestes de ce Grand Géomètre qui n'est autre que Dieu lui-même. La désignation de la géométrie comme science divine reste un trait commun dans tous les anciens rituels de la franc-maçonnerie du XVIII^e siècle, et de ce point de vue, il nous semble intéressant de souligner que *Le Régulateur du Maçon* établit un lien direct entre les deux : « La lettre G que vous voyez au

centre vous présente deux grandes et sublimes idées : l'une est le monogramme d'un des noms du Très-Haut, source de toute lumière, de toute science. La seconde idée que cette lettre nous présente résulte de ce qu'on l'explique communément par le mot géométrie ; cette science a pour base essentielle l'application de la propriété des nombres aux dimensions des corps, et surtout au triangle auquel se rapportent presque toutes leurs figures, et qui présente des emblèmes si sublimes⁴⁸. »

GLORIFICATION DU TRAVAIL

Au R.É.R., la glorification du travail reste en même temps indissociable d'une célébration de valeurs chevaleresques qui, en premier lieu, sont celles de l'engagement, mais aussi de la sobriété et de l'humilité. Ceci, sans doute, est de nature à expliquer le caractère radicalement austère du paysage décrit dans le tableau de grade de Maître Écossais de Saint- André. Contrairement à ce qui est souvent montré dans les gravures maçonniques du XVIII^e siècle, notre surprise est grande lorsque nous découvrons qu'aucun élément d'architecture n'est représenté, et qu'a fortiori ne figure aucun bâtiment monumental, triomphal ou pompeux propre à illustrer, avec plus ou moins de bon goût, l'aboutissement du travail de construction proposé par la démarche maçonnique.

Sur le tableau de grade, le faste architectural fait place à un décor rude, caillouteux et désertique, qui n'est dominé que par la présence d'un grand rocher qui sert d'abri à notre lion. En premier lieu, le caractère cénobitique du lieu nous renverra à ces anachorètes, désignés également comme pères du désert qui, élisant domicile – le plus souvent – dans le creux d'une caverne, cherchèrent par leur conduite à reproduire ou à imiter la simplicité ascétique du Christ, simplicité qui n'était que le prélude à sa glorification. Cette propension à l'ascétisme, qui est spécifique au R.É.R. et n'a rien d'une attitude monacale⁴⁹, doit surtout

nous rappeler que la construction dont il est question ici est de nature essentiellement spirituelle, et que le temple que le maçon rectifié est invité à bâtir est un temple intérieur, qui n'est donc pas tout à fait un temple fait de mains d'hommes : « Car Christ n'est pas entré dans un sanctuaire fait de main d'homme, en imitation du véritable, mais il est entré dans le ciel même, afin de comparaître maintenant pour nous devant la face de Dieu⁵⁰. » Ajoutons encore que la sobriété du paysage ne peut qu'être mise en rapport avec la sobriété d'un rite qui paraîtra novateur de ce point de vue et qui, outre le dépouillement qui caractérise ses tapis de loge, ne compte que quatre grades symboliques, auxquels s'ajoutent encore deux grades pour l'ordre intérieur (et encore, le premier de ces grades, celui d'Écuyer novice, n'est qu'un grade intermédiaire pour préparer à celui de Chevalier Bienfaisant de la Cité Sainte). Ces éléments, nous semble-t-il, sont révélateurs de la démarche réformatrice de Jean-Baptiste Willermoz, qui en cette fin de XVIII^e siècle souhaitait revenir à une maçonnerie à la fois plus simple, plus lisible, et plus chrétienne.

L'ÉTERNEL EST MON ROCHER

Pour intéressantes qu'elles puissent paraître, pourtant, les remarques qui précèdent ne pourraient suffire à expliquer la fonction symbolique du rocher qui, par sa taille imposante, ne saurait être traité comme un détail parmi d'autres dans le tableau de grade de Maître Écossais de Saint-André. Pour une bonne compréhension du tableau, il nous paraît essentiel d'observer que, dans les textes bibliques, et dans les sources vétérotestamentaires en particulier, le rocher protecteur renvoie en premier lieu à Yahvé en tant qu'il est désigné comme le « rocher d'Israël⁵¹ », autrement dit comme le bienfaiteur du peuple élu. De ce point de vue, le passage suivant tiré du deuxième livre de Samuel nous semble particulièrement significatif quant au traitement de cette thématique du

rocher : « Il dit : L'Éternel est mon rocher, ma forteresse, mon libérateur. Dieu est mon rocher, où je trouve un abri, Mon bouclier et la force qui me sauve, Ma haute retraite et mon refuge. Ô mon Sauveur ! tu me garantis de la violence. Je m'écrie : Loué soit l'Éternel ! Et je suis délivré de mes ennemis. Car les flots de la mort m'avaient environné, Les torrents de la destruction m'avaient épouvanté ; Les liens du sépulcre m'avaient entouré, Les filets de la mort m'avaient surpris. Dans ma détresse, j'ai invoqué l'Éternel, J'ai invoqué mon Dieu ; De son palais, il a entendu ma voix, Et mon cri est parvenu à ses oreilles. La terre fut ébranlée et trembla, Les fondements des cieux frémirent, Et ils furent ébranlés, parce qu'il était irrité. Il s'élevait de la fumée dans ses narines, Et un feu dévorant sortait de sa bouche : Il en jaillissait des charbons embrasés⁵². » Yahvé, par ailleurs, est désigné comme le Dieu unique, et c'est en ce sens que l'auteur du livre d'Ésaïe écrit : « N'ayez pas peur, et ne tremblez pas ; Ne te l'ai-je pas dès longtemps annoncé et déclaré ? Vous êtes mes témoins : Y a-t-il un autre Dieu que moi ? Il n'y a pas d'autre rocher, je n'en connais point⁵³. » Enfin, il est intéressant d'observer que, dans le Deutéronome, le rocher renvoie à la source de vie⁵⁴ : cette fonction matricielle du rocher doit nous rappeler que, dans l'invocation d'ouverture au grade d'Apprenti, le Vénérable Maître désigne le Grand Architecte de l'Univers comme étant celui qui a « donné l'être à tout ce qui existe⁵⁵. »

Les remarques qui précèdent, sans doute, doivent nous permettre de mieux comprendre la nature des relations qui, sur le tableau de grade de Maître Écossais, unissent le lion et le rocher. Cette relation, en effet, est complexe, car elle renvoie au Père (Dieu) et au Fils (le Christ) en tant que ce dernier est désigné comme homme-Dieu par Jean-Baptiste Willermoz⁵⁶. Or cette double nature est riche de conséquence, car elle inscrit le Christ dans une position médiatrice qui, pour tous les hommes, ouvre grand la porte de l'espérance dès lors qu'elle rend possible l'imitation du modèle divin. À ce sujet, l'auteur de *L'Homme-Dieu* écrit : « Non, sans doute, il n'est pas possible à l'homme si fragile d'être aussi parfait (NB : que le Christ), mais tant fragile soit-il, il peut, il doit même s'efforcer sans

relâche à imiter, autant qu'il lui est possible, l'homme pur, uni à Dieu, que Dieu même lui propose pour modèle⁵⁷. » Nous nous rappellerons aussi que, dans la Genèse, le mot hébreu qui désigne l'image (dans « il créa l'homme à son image, à l'image de Dieu il le créa⁵⁸ ») est porteur de nuances intéressantes en ce qu'elles renvoient à une image moins pure, plus imprécise et plus estompée du modèle original. On pourrait gloser, ainsi, que l'homme a été créé, à la fois, « à l'image » et « dans l'ombre » de Dieu, idée qui nous semble pouvoir résumer l'enseignement principal délivré par le tableau du grade de Maître Écossais, qui invite à restaurer la nature divine de l'homme tout en repoussant ce qui pourrait s'apparenter à de l'orgueil pour celui qui croirait s'être hissé au niveau de Dieu. Dernier grade symbolique du R.É.R., le grade de Maître Écossais de Saint-André présente ainsi, en quelque sorte, l'aboutissement d'une démarche initiatique qui, par nature, ne connaît pas de fin, si ce n'est en Dieu lui-même, générateur de Lumière et source de toute vie : il nous fait comprendre, surtout, que le succès de l'œuvre ne saurait être acquis que par l'imitation du Christ et la soumission entière à Dieu et à ses lois.

ÉCLAIRS ET PRIVATION

Quant à la nature des éclairs qui strient le ciel de leur foudroyante et tonitruante incandescence, leur présence sur le tableau de Maître Écossais de Saint-André appellera quelques observations qui, bien qu'elles puissent paraître contradictoires de prime abord, se rejoignent néanmoins entièrement dans leurs conclusions respectives.

Tout d'abord, il nous faut insister sur le fait que la tranquillité du lion, outre qu'elle trouve sa source dans cette perfection qu'il incarne, s'explique en grande partie par la présence de ce rocher protecteur au creux duquel, travaillant en toute quiétude, il s'abrite. De ce point de vue, il nous semble évident que les éclairs nous renvoient aux dangers

encourus par celui qui s'écarte d'un abri dont nous avons vu qu'il signale en premier lieu la présence bienveillante et magnanime du Grand Architecte de l'Univers. Les éclairs, dans cette mesure, restent le symbole des périls auxquels s'expose celui qui s'est égaré⁵⁹ et qui, par sa conduite, n'a pas suivi ce « guide sûr et fidèle » dont on sait qu'il « garantira (le cherchant⁶⁰) des dangers⁶¹ ». Ces périls, sans doute, évoqueront les vicissitudes du monde auxquelles sera soumis celui que Louis-Claude de Saint-Martin désigne comme étant « l'homme du torrent », c'est-à-dire celui qui n'est guidé que par ses passions ou n'obéit qu'à ses pulsions, et qui est ballotté de-ci de-là au gré de l'agitation du monde, comme un navire sans gouvernail au milieu des flots déchaînés, ou encore comme l'insensé dans les ténèbres de l'ignorance. Au passage, il nous paraîtra intéressant d'observer que, pour Saint-Martin, le tonnerre est également associé aux ténèbres dans lesquelles se trouvent l'ignorant et l'insensé, et ceci, d'ailleurs, n'est peut-être pas sans rapport avec l'utilisation du tonnerre dans la cérémonie de réception au grade d'Apprenti⁶². Le Philosophe Inconnu, en effet, établit un rapport entre, d'une part, la nature fulgurante et passagère de la lumière symbolisée par l'éclair et, de l'autre, l'état de privation dans lequel se trouve celui qui a perdu tout lien avec Dieu : « Si des éclairs brillants et passagers sillonnent quelquefois dans nos ténèbres, ils ne font que nous les rendre plus affreuses, ou nous avilir davantage, en nous laissant apercevoir ce que nous avons perdu⁶³. »

Enfin, pour ceux qui n'ont pas été sensibilisés au symbolisme de l'éclair, il sera utile de rappeler que, dans les textes vétér testamentaires, l'éclair⁶⁴ reste en premier lieu la manifestation de la puissance divine. Ceci explique pourquoi, de manière significative, il est particulièrement présent dans l'épisode où Moïse s'apprête à gravir le mont Sinaï pour y rencontrer Yahvé : « Le troisième jour au matin, il y eut des tonnerres, des éclairs, et une épaisse nuée sur la montagne ; le son de la trompette retentit fortement ; et tout le peuple qui était dans le camp fut saisi d'épouvante. Moïse fit sortir le peuple du camp, à la rencontre de Dieu ; et ils se placèrent au bas de la montagne. La montagne de Sinaï était tout en

fumée, parce que l'Éternel y était descendu au milieu du feu ; cette fumée s'élevait comme la fumée d'une fournaise, et toute la montagne tremblait avec violence. Le son de la trompette retentissait de plus en plus fortement⁶⁵. » Dans cet extrait, feu, fumée, éclairs et trompette viennent ici signaler la présence de Dieu, et l'on comprendra aisément, dans ces conditions, que la foudre soit présentée comme l'expression privilégiée d'une colère divine qui atteint en premier lieu les ennemis de Dieu et de son peuple élu : « Il lança des flèches et dispersa mes ennemis, La foudre, et les mit en déroute⁶⁶. » L'éclair, ici comme ailleurs, nous renvoie à l'état d'ignorance dans laquelle se trouve l'homme qui s'est écarté de Dieu et du chemin de la vertu, et il souligne également le danger dans lequel se trouve l'homme qui est ainsi, symboliquement, plongé dans les ténèbres et tributaire du vice⁶⁷.



Fig. 9

Un éclair s'abattant sur un arbre, avec la devise *Micat exitiale superbis* : « Son éclat est funeste à l'orgueil. »

1. . Cycle de Lancelot, *La Marche de Gaule*, 503 ; dans *Le livre du Graal*, tome II, Paris, 2003, p. 492.

2. . R. Bermann, *L'Ésotérisme du grade de Maître Écossais de Saint-André au Rite Écossais Rectifié*, Paris, 2001, p. 73.

3. . Genèse XLIX, 9 ; ajoutons que saint Matthieu établit une généalogie du Christ qui remonte à Abraham et Jacob en passant par Salomon, David et Zorobabel (Matthieu I, 1-17).
4. . Voir Psaumes VII, 2 ; X, 9 ; XVII, 12 ; XXII, 13 ; XXII, 21.
5. . Jérémie IV, 7.
6. . Nombres XXIII, 24
7. . 1 Samuel XVII, 34-35.
8. . 1 Samuel XVII, 40-51.
9. . Juges XIV, 6.
10. . Juges XV, 15-16.
11. . « Soyez sobres, veillez. Votre adversaire, le diable, rôde comme un lion rugissant, cherchant qui il dévorera » (1 Pierre V, 8) ; voir également 2 Timothée IV, 17 : « C'est le Seigneur qui m'a assisté et qui m'a fortifié, afin que la prédication fût accomplie par moi et que tous les païens l'entendissent. Et j'ai été délivré de la gueule du lion. »
12. . Apocalypse V, 5.
13. . Apocalypse X, 1.
14. . Apocalypse X, 3.
15. . M. Pastoureau, G. Duchet-Suchaux, *Le Bestiaire médiéval*, Paris, 2002, p. 90.
16. . *Ibid.*, p. 93 à 94.
17. . *Physiologos, le bestiaire des bestiaires*, texte traduit du grec, établi et commenté par Arnaud Zucker, Grenoble, 2004, p. 53.
18. . Les trois natures du lion, selon le *Physiologos*, sont celles qu'ont résumées Michel Pastoureau et Gaston Duchet-Suchaux. Seule la référence au lion qui épargne un adversaire vaincu n'est pas mentionnée dans l'ouvrage en langue grecque.
19. . Apocalypse IV, 7. Voir la vision du char divin dans Ézéchiel I, 10.
20. . Voir Juges XIV, 16 : « L'esprit de l'Éternel saisit Samson ; et, sans avoir rien à la main, Samson déchira le lion comme on déchire un chevreau. Il ne dit point à son père et à sa mère ce qu'il avait fait. »
21. . Voir T. Grison, *Le Tarot de Marseille, l'ésotérisme chrétien à l'œuvre*, Valence-d'Albigeois, 2014.
22. . Ce détail doit suffire à expliquer que la Force est incarnée par un personnage féminin, et que son visage ne dégage aucune tension liée à l'intensité de l'effort physique ; au contraire, tout en lui inspire une sérénité que, pour notre part, nous n'hésiterons pas à mettre en rapport avec la tranquillité du lion sur le tableau de grade de Maître Écossais de Saint-André.
23. . Voir « Le Dieu de toute grâce, qui vous a appelés en Jésus Christ à sa gloire éternelle, après que vous aurez souffert un peu de temps, vous perfectionnera lui-même, vous affermira, vous fortifiera, vous rendra inébranlables » (1 Pierre V, 10).
24. . Genèse XXXII, 24-28. Voir encore Osée XII, 4 : « Il lutta avec l'ange, et il fut vainqueur, Il pleura, et lui adressa des supplications. »
25. . Voir Daniel VI, 18-24.

26. . Notons à ce propos que par son aspect proprement solaire – mis en valeur par sa crinière –, le lion est chargé d'une dimension christologique d'autant plus marquée que le Christ est dénommé le « soleil invaincu », le *Sol invictus* de la liturgie.

27. . Voir Daniel III, 19-27.

28. . Voir par exemple : « La terre fut ébranlée et trembla, Les fondements des cieux frémirent, Et ils furent ébranlés, parce qu'il était irrité. Il s'élevait de la fumée dans ses narines, Et un feu dévorant sortait de sa bouche : Il en jaillissait des charbons embrasés » (2 Samuel XXII, 8-9).

29. . Soulignons que Jacob ne se bat pas contre l'ange, mais avec l'ange. De la même manière il ne saurait être question de lutter contre le lion, ni a fortiori de le vaincre ou de le tuer.

30. . 2 Corinthiens V, 17.

31. . Voir Galates III, 28 : « Il n'y a plus ni Juif ni Grec, il n'y a plus ni esclave ni libre, il n'y a plus ni homme ni femme ; car tous vous êtes un en Jésus Christ. »

32. . Albert le Grand, *Le Paradis de l'âme*.

33. . *Yvain ou le chevalier au lion*, dans Chrétien de Troyes, *Œuvres complètes*, Paris, 1994, p. 421.

34. . *Ibid.*, p. 423.

35. . Saint Jérôme, dans Jacques de Voragine, *Légende dorée*, Paris, 2004, p. 814.

36. . *Rituel du grade d'Apprenti*, p. 26.

37. . *Ibid.*, p. 32.

38. . *Rituel du grade d'Apprenti*, p. 33.

39. . Voir à ce sujet ce passage de l'engagement du Vénérable Maître : « Je promets de remplir exactement les devoirs du vrai Maître Maçon, de respecter les lois de la religion chrétienne (...). Il n'y a pas de vertu solide et durable, si elle n'est soutenue par la religion qui seule peut attirer sur nous les faveurs célestes » (cité par J. Granger, dans « Le R.É.R., l'esprit d'un rite », *Cahiers Villard de Honnecourt* n° 94, Paris, 2015, p. 100).

40. . Romains VIII, 9.

41. . *Rituel du grade d'Apprenti*, p. 68.

42. . Ces mots sont prononcés par le Vénérable Maître, dans l'invocation qui figure dans la clôture de la loge d'Apprenti ; *Rituel du grade d'Apprenti*, p. 67.

43. . Voir *Rituel du grade de Compagnon*, p. 26 : « La plus belle prérogative de l'homme, mon Frère, c'est de pouvoir se connaître lui-même. Celui qui ne sait pas en jouir ignore l'étendue de ses forces, et ne peut en faire un juste emploi ; il ignore aussi sa faiblesse et ne sait sur quoi s'appuyer. Comme l'aveugle qui marche au hasard, aucune lumière ne l'éclaire dans la route qu'il doit suivre ; sans cesse entraîné par des désirs obscurs dont il ne connaît ni l'origine ni le but, le bonheur qu'il espère lui échappe à tout instant, et lorsqu'enfin le danger l'avertit qu'il s'égare, il ne peut rentrer dans la bonne voie, ne sachant ni d'où il vient, ni où il va. »

44. . Voir *Rituel du grade de Compagnon*, p. 26 : « Frère Apprenti, donnez dès à présent toute votre attention au conseil que vous venez de recevoir. Pénétrez courageusement dans les replis de votre cœur. Sondez jusque dans le plus profond de votre âme pour y trouver la connaissance de vous-même. Ce travail est pénible, mais il donne la clef de tous les mystères et conduit au vrai bonheur. »

45. . Voir *Rituel du grade d'Apprenti*, p. 51.

46. . *Ibid.*, p. 27.

47. . C'est une idée déjà développée dans le manuscrit *Regius*, qui nous apprend que la maçonnerie n'est qu'un autre nom pour désigner la géométrie. Voir *Le Regius, une édition scientifique d'un manuscrit fondateur de la tradition maçonnique*, par P. Langlet, Valence-d'Albigeois, 2009, p. 113. I. Mainguy, se référant à D. Béresniak et à son ouvrage *Le Gai Savoir des bâtisseurs* (Paris, 1983), rappelle pour sa part que « la tradition des bâtisseurs ne considère pas la géométrie comme une discipline parmi les autres et distincte des autres, mais comme le système de référence fondamental à partir duquel s'effectuent toutes les démarches intellectuelles, morales et spirituelles » (*La Symbolique maçonnique du troisième millénaire*, Paris, 2006, p. 267).

48. . *Le Régulateur du Maçon*, grade de Compagnon, p. 177.

49. . En témoignent les paroles prononcées par le Vénérable Maître au moment de la fermeture des travaux : « Allez (...) porter parmi les autres hommes les vertus dont vous avez promis de donner l'exemple » (*Rituel du grade d'Apprenti*, p. 68).

50. . Hébreux IX, 24.

51. . Voir Genèse IXL, 24 : « Mais son arc est demeuré ferme, Et ses mains ont été fortifiées Par les mains du Puissant de Jacob : Il est ainsi devenu le berger, le rocher d'Israël ». Comparer avec : « Éternel, mon rocher, ma forteresse, mon libérateur ! Mon Dieu, mon rocher, où je trouve un abri ! Mon bouclier, la force qui me sauve, ma haute retraite ! » (Psaumes XVIII, 2 ; voir encore Psaumes XVIII, 31 ; XVIII, 49 ; XIX, 14 ; XXVIII, 1 ; XXVIII, 8 ; XXXI, 2 ; XXXI, 3 ; XLII, 9 ; LXII, 2 ; LXII, 7 ; LXXIII, 26 ; LXXVIII, 35 ; LXXXIX, 26 ; XCII, 15 ; XCIV, 22 ; XCV, 1 ; CXLIV, 1 ; Ésaïe XVII, 10 ; XXVI, 4 ; XXX, 29 ; Habacuc I, 12).

52. . 2 Samuel XXII, 2-9.

53. . Ésaïe XLIV, 8. Voir encore : « Il est le rocher ; ses œuvres sont parfaites, Car toutes ses voies sont justes ; C'est un Dieu fidèle et sans iniquité, Il est juste et droit » (Deutéronome XXXII, 4). Voir encore : « Car qui est Dieu, si ce n'est l'Éternel ? Et qui est un rocher, si ce n'est notre Dieu ? C'est Dieu qui est ma puissante forteresse, Et qui me conduit dans la voie droite » (2 Samuel XXII, 32-33). Tout ceci doit nous faire comprendre pourquoi, sur le tableau du grade de Maître Écossais, ne figure qu'un seul et très imposant rocher.

54. . « Tu as abandonné le rocher qui t'a fait naître, Et tu as oublié le Dieu qui t'a engendré » (Deutéronome XXXII, 18). Comparer avec : « Écoutez-moi, vous qui poursuivez la justice, Qui cherchez l'Éternel ! Portez les regards sur le rocher d'où vous avez été taillés, Sur le creux de la fosse d'où vous avez été tirés » (Ésaïe LI, 1).

55. . *Rituel du grade d'Apprenti*, p. 25.

56. . Voir J.-B. Willermoz, *L'Homme-Dieu, traité des deux natures*, 2010.

57. . *Ibid.*, chapitre 5 : De l'imitation de Jésus Christ, p. 32.

58. . Genèse I, 27.

59. . Voir *Rituel du grade d'Apprenti*, p. 32 : « Votre guide marche dans la Lumière et ne peut vous égarer. »

60. . Le « cherchant », c'est-à-dire encore, comme il faut le comprendre, « l'homme de désir », selon l'expression chère à Saint-Martin.

61. . *Rituel du grade d'Apprenti*, p. 15. Voir encore : « Monsieur, la pointe de cette épée appuyée sur votre cœur n'est qu'un faible emblème des dangers qui vous entourent et dont vous êtes menacé, si vous ne me suivez pas fidèlement et sans hésiter » (p. 40).

62. . Ce tonnerre marque la fin de chacun des trois voyages de l'Apprenti, il est précédé par le coup de maillet du Vénérable Maître. À ce moment, le futur Apprenti a les yeux bandés, il est donc encore symboliquement plongé dans les ténèbres.

63. . L.-C. de Saint-Martin, *Tableau naturel des rapports qui existent entre Dieu, l'homme et l'univers*, chapitre V. Comparer avec cet extrait du rituel du grade d'Apprenti : « Vous voyez la lumière, mon cher Frère, mais elle ne paraît luire, que pour Vous reprocher votre ignorance » (*Rituel du grade d'Apprenti*, p. 58).

64. . L'éclair, par ailleurs, est souvent associé au son de la trompette, notamment dans les textes apocalyptiques.

65. . Exode XIX, 16-19. Voir encore ce passage de la plume de Saint-Martin : « Ne doutons pas enfin que ce ne soit dans cet esprit, et par cet esprit, que Moïse nous ait peint dans l'Exode la voix suprême proférant au milieu des éclairs et des tonnerres, devant le peuple Hébreu, cette impérieuse et exclusive ordonnance divine que les nations avaient si fort oublié : Vous n'aurez point d'autre Dieu devant moi » (*Le Ministère de l'homme-Esprit* ; partie II, De l'homme).

66. . 2 Samuel XXII, 15. Voir encore Psaumes XVIII, 14.

67. . Comparer avec cet extrait du *Rituel au grade d'Apprenti* : « Monsieur, le plus grand danger vous menace et vous êtes sans Lumière dans une nuit profonde. Cette clarté sans laquelle tout n'est que ténèbres, ne vous a point été donnée » (*Rituel du grade d'Apprenti*, p. 39).

Conclusion

UNE TÊTE DE MORT

Pour conclure nos réflexions sur le sujet qui est nôtre, nous avons choisi de porter notre intérêt sur un élément iconographique qui, sous une forme voilée, se présente à notre avis comme une synthèse de la démarche proposée par le R.É.R. Nous voulons parler de la tête de mort, visible dans le Cabinet de réflexion aux grades d'Apprenti et de Compagnon, et dans la loge lors de la réception au grade de Maître.

À chacune des réceptions aux trois premiers grades (Apprenti, Compagnon, Maître) du R.É.R., le récipiendaire (qui est tour à tour profane, Apprenti, puis Compagnon) est en effet confronté à un même tableau où, comme nous l'indique le rituel au grade d'Apprenti, « sur un fond noir, seront en couleur d'argent¹ une tête de mort sur deux os en sautoir ». À ce rite, comme il faut le comprendre, la présence de ce tableau, rappelé triplement dans la loge au moment de la réception au grade de Maître, semble donc indissociable d'un processus initiatique qui, à l'évidence, tend à se définir comme une mise au tombeau progressive (des vices, et en premier lieu de l'orgueil) dont nous comprenons sans peine qu'elle rejoint en tous points le dépouillement du « vieil homme » au sens où l'entendait saint Paul². Loin donc d'être une entreprise mortifère, la confrontation avec la mort, ici comme dans toute tradition

initiatique, reste le passage obligé pour qui entend mener à bien sa marche ou sa progression sur la voie exigeante de la vertu. Sur le plan intérieur, celle-ci coïncide avec une épuration graduelle qui vise à extraire l'homme de la matière afin d'atteindre la plus parfaite spiritualisation de l'être.

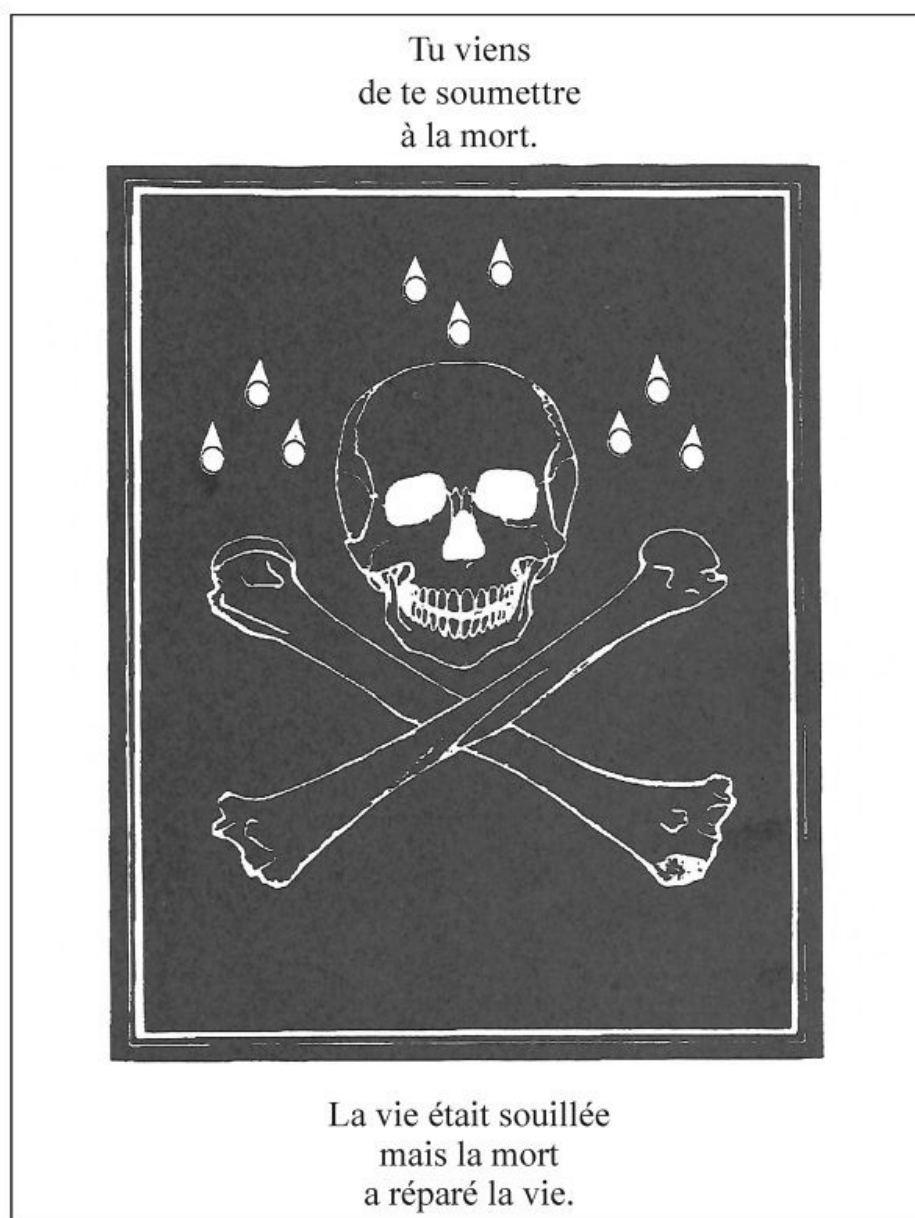


Fig. 10

Si tout semble avoir été dit, ou peu s'en faut, à propos de la nécessité du passage par la mort dans le parcours initiatique, il nous semble que nous passerions totalement à côté de notre sujet si nous omettions d'évoquer un détail découvert presque par hasard, au détour d'une lecture. Ce détail est d'un intérêt capital pour le sujet qui nous occupe et, à coup sûr, il éclaire d'un éclat tout particulier cette effrayante tête de mort qui, comme nous l'avons dit, marque l'entrée aux trois premiers grades de la maçonnerie rectifiée. Notons ainsi que, s'il a pu échapper aux maçons du ^{xxi}^e siècle, le motif de la tête de mort sur deux os en sautoir reste un élément visuel incontournable sur un très grand nombre de crucifix, du moins jusqu'au tout début du ^{xviii}^e siècle³. De la même manière, dans la peinture occidentale, le crâne, souvent sans les os en sautoir, est souvent présent au pied de la croix dans les scènes de crucifixion durant une période qui couvre la fin du Moyen Âge jusqu'à la Renaissance⁴. Jean-Baptiste Willermoz, à coup sûr, n'a pu ni ignorer ces données traditionnelles, ni recourir à ce motif sans la ferme volonté d'évoquer (en termes voilés) la Croix sur laquelle le Christ a été à la fois sacrifié et glorifié, afin de laver la faute du premier homme⁵. Rappelons d'ailleurs que, dans la continuité de l'épître aux Romains⁶ et de saint Paul, les Pères de l'Église (notamment Cyrille d'Alexandrie) ont vu dans le Christ le second Adam venu racheter la faute du premier homme.

Dans la liturgie catholique liée au dimanche de la Résurrection qui intervient lors du cycle pascal, une louange à Dieu pour la Rédemption nous donne les indications suivantes : « Il est vraiment juste et nécessaire de faire servir nos voix à célébrer, de toute l'affection du cœur et de l'âme, le Dieu invisible, Père tout-puissant, et son Fils unique notre Seigneur Jésus-Christ, qui a payé pour nous au Père éternel la dette d'Adam, et effacé de son sang précieux l'arrêt de l'antique péché⁷. »

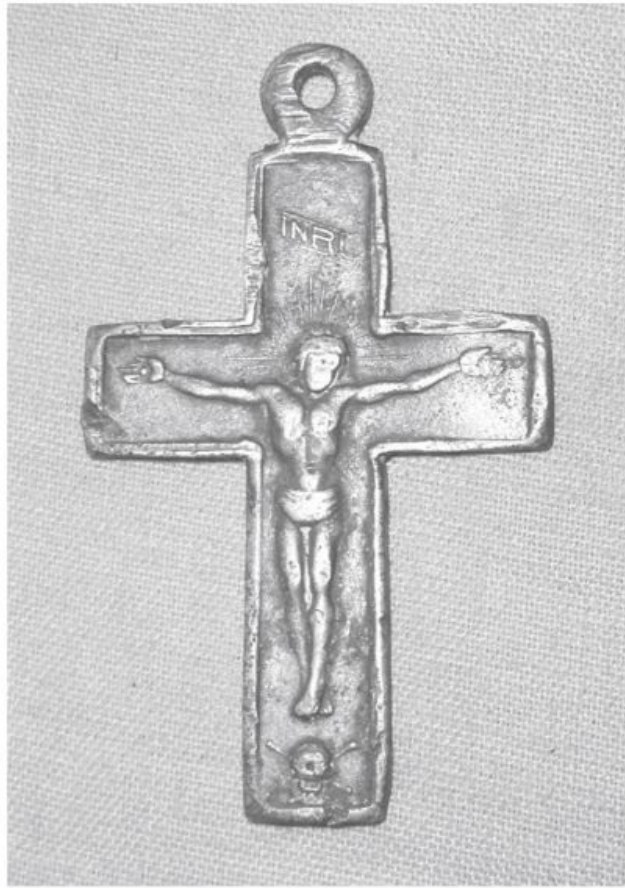


Fig. 11

Crucifix XVIII^e siècle avec tête de mort sur os en sautoir.

Or, pour en revenir à notre tête de mort, nous savons qu'elle n'est pas sans rapport avec ce premier Adam par qui, comme le rappelle Jean-Baptiste Willermoz⁸, le péché est entré dans le monde. Dans un ouvrage à tirage limité réédité par les éditions Arma Artis, Jean Hani indique ainsi que, « dans le rocher du Golgotha, presque sous le trou où fut plantée la Croix, s'étend une caverne convertie en chapelle dédiée à Adam. Selon une tradition hébraïque, reçue par certains Pères de l'Église, tel saint Ambroise, dans cette grotte fut enseveli le crâne d'Adam que Noé avait conservé et qui fut déposé par Sem où il savait que mourrait le Messie. Au moment de la mort du Christ, dit-on, le rocher se fendit et le sang divin y

coula pour laver les fautes du premier homme⁹. » Ici comme ailleurs, il sera hors de propos de discuter l'historicité des faits. Que le crâne d'Adam ait été ou non déposé par Sem au lieu dit du Golgotha (qui d'ailleurs signifie « crâne¹⁰ ») n'a pas à nous concerner. Il nous importera surtout, pour ne pas dire uniquement, d'envisager la réalité symbolique telle qu'elle nous a été transmise par la Tradition, puis nous est parvenue à travers les sources iconographiques ou textuelles. Jacques de Voragine, qui au passage exprime quelques doutes quant à l'aspect historique des éléments qu'il transmet, donne à propos du Golgotha les précisions suivantes : « C'est en ce lieu que fut créé le premier homme (...). C'est en ce lieu spécifique qu'il fut enterré, car c'est précisément là où souffrit le Christ qu'Adam, dit-on, a été enterré¹¹. »

D'une manière subtile dont nous avons compris qu'elle est presque sa marque de fabrique, Jean-Baptiste Willermoz semble n'avoir recours au crâne sur deux os en sautoir que pour nous rappeler l'état de privation dans lequel se trouve l'homme depuis la Chute. Cette privation (de lien avec Dieu), qui est au cœur de la pensée de Louis-Claude de Saint-Martin et du Régime Écossais Rectifié, prend ici un caractère particulièrement remarquable, en ce sens qu'elle doit être mise en parallèle avec l'absence de la croix sur les représentations. Cette absence, comme nous devons le souligner, demeure en parfaite adéquation avec une doctrine qui tient pour acquises à la fois la déchéance de l'homme depuis la faute adamique, et la possibilité d'un retour à l'innocence originelle qui passe par la soumission à la Justice divine. Pour Jean-Baptiste Willermoz, l'homme privé de Dieu vit dans une ignorance et un aveuglement dont nous devons croire qu'ils renvoient, sur le plan intérieur ou spirituel, au domaine de la mort. Dans le cheminement proposé par le R.É.R., tout le travail consiste donc, en quelque sorte, à « faire mourir la mort en soi afin que la vie soit enfin victorieuse ». Mais il faut comprendre surtout que ce retour à la vie, selon la voie du R.É.R., consiste surtout, et essentiellement, à prendre le Christ pour modèle afin de vivre dans le Christ et par lui, au sens où l'entendait déjà saint Paul. En ce sens, le crâne sur les os en sautoir peut

être entendu comme un résumé, sous forme voilée, du processus initiatique qui s'offre au maçon rectifié.

En premier lieu, l'emblème se présente comme le miroir d'une humanité moribonde et déchue, et à ce titre il demeure une injonction à abandonner ce qui, en soi, relève de la mort et du vice. Ayant pris conscience de l'état de privation dans lequel il se trouve, le maçon rectifié est ainsi invité à se porter, de toutes ses forces, sur ce chemin de vérité et de vertu dont on comprend qu'il doit mener au Christ. Mais, si la *Règle maçonnique* impose d'emblée le R.É.R. comme un rite chrétien, la présence du « divin Rédempteur¹² », sous la forme de l'agneau mystique, n'est pleinement dévoilée qu'au quatrième et dernier grade symbolique, celui de Maître Écossais de Saint-André. Alors seulement le maçon rectifié sera confronté à cette croix à propos de laquelle Jean-Baptiste Willermoz écrit qu'elle « présente elle-même à l'intelligence, dans son ensemble et dans ses parties, un grand emblème universel (...). Par sa partie inférieure (...), elle paraît fixée dans le centre de la Terre, de cette Terre souillée de tant d'abominations que toutes les eaux du déluge n'ont pu effacer, et que le sang d'une grande et pure victime peut seul purifier. De là, elle s'élève dans une plus haute région où elle forme un grand réceptacle par ses quatre branches qui, s'étendant sans obstacle, paraissent aller toucher les quatre points cardinaux de l'espace universel et y porter les fruits de l'action unique qui s'opère au centre de ce réceptacle par l'homme-Dieu mourant sur ce centre, pour tout réparer¹³. » En somme, et ceci dès la réception au grade d'Apprenti, le maçon rectifié est placé non seulement au cœur des ténèbres mais surtout, sans qu'il s'en doute encore, au pied de cette croix qu'il lui appartiendra ensuite d'embrasser et de faire sienne tout à fait, afin que soient gravés l'un après l'autre les échelons qui le séparent de la lumière divine.

1. . Couleur argent, c'est-à-dire en blanc, selon la terminologie de la science héraldique.

2. . Saint Paul parle du dépouillement dans le contexte d'un baptême par immersion qu'il compare d'ailleurs à une véritable mise au tombeau qui doit déboucher sur l'accès à la vie nouvelle, c'est-à-dire la vie avec et dans le Christ. Voir Romains VI, 6 ; Éphésiens IV, 22 ; Colossiens III, 9.
3. . Selon des sources que nous n'avons pu vérifier, le motif du crâne sur les crucifix aurait fait l'objet d'une interdiction sous Napoléon Bonaparte.
4. . Voir Giotto di Bondone, *Crucifixion*, tempera sur bois, 1320-1325, Musée des Beaux-Arts de Strasbourg ; peintre anonyme, *Crucifixion*, icône peinte, monastère Sainte-Catherine, Sinaï, XIII^e siècle ; Fra Angelico, *La Crucifixion avec les larrons, Marie, Jean, Dominique et Thomas d'Aquin*, vers 1450, fresque, Museo di San Marco, cellule 37, Florence ; Fra Angelico, prédelle de la *Pala de San Marco*, vers 1439-1442, tempera sur bois, Museo di San Marco, Florence ; Théophane le Crétois, *Crucifixion*, monastère de Stavoniketa, XVI^e siècle ; Rogier Van der Weyden, *Descente de croix*, huile sur panneau, 1435-1438, musée du Prado, Madrid ; Matteo di Giovanni, *Mystical crucifixion*, tempera sur bois, Princeton University Museum, 1450, etc.
5. . De cette faute nous devons comprendre qu'elle synthétise ou récapitule les péchés de toute l'humanité.
6. . Voir Romains V, 12-21.
7. . *Paroissien romain*, Tournai, 1957, p. 493.
8. . J.-B. Willermoz, *L'Homme-Dieu*, p. 64.
9. . J. Hani, *Sacralité de l'art*, La Bégude-de-Mazenc, 2011, p. 34.
10. . Voir Matthieu XXVII, 33; Marc XV, 22; Jean XIX, 17.
11. . Jacques de Voragine, *Légende dorée*, Paris, 2004, p. 274.
12. . J.-B. Willermoz, *L'Homme-Dieu*, 2001, p. 64.
13. . *Ibid.*, 2001, p. 65.

Postface

LES TROIS ÂGES DE L'HUMANITÉ

Pour bien comprendre la pensée de Willermoz dans le cadre du R.É.R., il faut prendre en compte sa dimension prophétique : considéré dans son essence chrétienne, le R.É.R. nous situe au début de la tradition à laquelle il se rattache (le christianisme et la maçonnerie) en même temps qu'aux fins ultimes du déroulement cyclique de cette tradition, inspirée par la vision cosmogonique de Martinès de Pasqually¹, mentor durant un temps de Willermoz pour la rédaction du R.É.R., ainsi que Louis-Claude de Saint Martin, lui-même secrétaire de Martinès de Pasqually. Willermoz parle à propos du déroulement cyclique, de la « vraie nature essentielle de l'homme, sur son origine, sa destination et sa fin² », c'est-à-dire d'une distinction en trois périodes :

La première période est celle du temps adamique. Dans le paradis terrestre, Dieu crée l'homme à Son image et à Sa ressemblance, et dans l'état primitif glorieux qui est alors le sien, il jouit de l'immortalité et de la béatitude parfaite, étant en communication directe et constante avec son Créateur, en unité avec lui, disent nos textes. J.-B. Willermoz parle de l'homme premier qui se présente « sous une forme glorieuse, incorruptible et dans la plénitude de la lumière, (...) participe aux vertus et puissances qui sont dans l'essence divine³ ».

La deuxième période est inaugurée par la chute de l'homme et « ses terribles effets », en particulier la perte de la nature divine de l'homme, matérialisée par le péché originel. L'homme, par une décision de sa libre volonté, se détourne et se sépare de son Créateur. En conséquence, il perd la ressemblance divine. Cet homme, coupé de son origine, de son vrai Orient, de Dieu, Willermoz, à la suite de Martinès, l'appelle l'homme « en privation ». Et cette privation est absolue. Elle entraîne un double châtiment, châtiment exigé par la justice divine, mais auquel l'homme s'est condamné lui-même.

– Le premier châtiment est que l'homme n'est plus en unité avec Dieu, en communication directe avec Lui.

– Le second châtiment est relatif au fait que l'homme revêt désormais un corps de matière, sujet à la mort et à la corruption. En étant chassé du paradis terrestre, qu'il faut considérer comme un état d'être et non, bien sûr, comme un lieu géographique, il perd son « corps glorieux », corps spirituel, corps de lumière. La chute adamique signifie à la fois mort charnelle et mort spirituelle, en tant qu'être émanant de Dieu même.

Cependant, l'image divine subsiste en l'homme déchu, inaltérée, parce que l'empreinte de Dieu est inaltérable. L'homme est désormais pourvu d'une double nature : sa nature animale d'une part, par rapport à laquelle son instinct de prédateur et l'assujettissement à sa pulsion vitale prévalent, et d'autre part, le fait qu'il demeure image de Dieu et qui lui fait aspirer au retour à sa nature divine originelle. Il est ainsi déchiré entre ses aspirations spirituelles et ses appétits physiques et matériels que Willermoz appelle ses « passions ».

La troisième période est celle du repentir, et d'une possible rédemption, du retour à l'unité divine selon le R.É.R. Cette période « débute » avec l'avènement de Jésus-Christ. Le terme « début » est à prendre avec beaucoup de circonspection dans la mesure où le règne du Christ, Fils de Dieu, ne connaît, par principe, ni commencement ni fin. Disons que la venue sur terre du Christ marque historiquement pour nous

un tournant fondamental objectif, avec une doctrine centrée sur la loi d'amour, en rupture avec les religions dominantes de l'époque, hormis la loi de Moïse à laquelle Jésus demande de se conformer. En réalité, cette distinction en trois périodes n'a rien d'historique au sens profane du terme, elle correspond à une vision intemporelle de l'histoire de l'humanité. L'avènement du Christ introduit un hiatus temporel dans ce continuum de nature théosophique.

Décrétée par la justice divine vis-à-vis de l'homme déchu, la privation absolue de relations privilégiées avec Dieu devrait être définitive. En réalité, elle ne l'est pas, car la clémence divine s'exerce dès que l'homme se repent. Se repentir c'est faire retour sur soi-même, c'est se retourner vers l'Orient, vers la Lumière, et donc se détourner des ténèbres. C'est se mettre en état de remonter à sa source, à son origine. Alors le travail d'initiation, tel que l'entend la maçonnerie rectifiée, peut commencer. Comme l'a écrit J.-B. Willermoz : « Si l'homme s'était conservé dans la pureté de sa première origine, l'initiation n'aurait jamais eu lieu pour lui, et la vérité s'offrirait encore sans voile à ses regards puisqu'il était né pour la contempler et pour lui rendre un continuel hommage. C'est pourquoi, le seul, le vrai but des initiations est de préparer les initiés à découvrir la seule route qui peut conduire l'homme dans son état primitif et le rétablir dans les droits qu'il a perdus ». L'initiation est ainsi une conséquence de la chute, conséquence non pas fatale mais providentielle, non pas obligée mais voulue par la miséricorde divine pour contrecarrer la chute et en annuler les effets. Ceci pourrait être considéré comme une disposition, incohérente sinon perverse de Dieu, dans la mesure où Il prend une décision qu'il ne cesse de combattre ensuite. En réalité, la sagesse divine entend préserver impérativement le libre choix de l'homme.

Voilà donc en quoi consiste cette liaison nécessaire entre chute de l'homme et initiation, réelle spécificité du R.É.R. Les formes successives de l'initiation au cours du temps sont en correspondance avec les vicissitudes de l'homme, sans cesse ballotté entre rechute et repentir. L'enseignement connexe à l'initiation est ainsi destiné à faire prendre conscience à

l'homme, de son état présent, de l'état qui était le sien à l'origine et qui peut redevenir le sien à terme. Le but est évident : produire en l'homme un changement d'état de conscience, de façon à rendre possible le changement d'état d'être que doit réaliser le travail initiatique.

Mais ce changement d'être, l'homme ne peut l'opérer seul. La « réintégration de l'homme dans son état primitif », expression chère à Martinès de Pasqually⁴, c'est-à-dire son retour à son intégrité première, exige la médiation d'un être, à la fois homme et Dieu, et qui, à l'instar de l'homme, soit doté d'une double nature, charnelle et spirituelle, préservée dans son état de pureté, d'innocence et de perfection glorieuse qui était initialement celle de l'homme, malheureusement corrompue par la chute. Cet être exceptionnel est évidemment le Christ, que certains textes nomment le « Divin Médiateur ». L'avènement du Christ, ce hiatus temporel évoqué précédemment, n'est donc pas un hasard. Pour J.-B. Willermoz : « L'avènement de Jésus-Christ a modifié radicalement et en profondeur les modalités du cheminement spirituel telles qu'elles s'étaient imposées depuis l'aube des temps de l'humanité⁵ et nous avons maintenant pour devoir, en tant que chrétiens, de nous placer sous l'autorité des seules paroles de l'Évangile, c'est-à-dire de passer d'un ancien ordre des choses à la loi de grâce et d'amour instaurée par le Verbe incarné⁶. »

D'étape en étape, de grade en grade, depuis le grade d'Apprenti jusqu'au grade de Maître Écossais de Saint-André, on constate ainsi que l'action rituelle se déroule à la fois simultanément et en continuité sur trois plans en correspondance constante : le passé, le présent et l'avenir ; l'origine et la destination première de l'homme, son état actuel, ses fins dernières. Étape après étape, selon une progression pédagogique bien agencée, les instructions donnent à chaque fois un enseignement un peu plus poussé tout en approfondissant l'enseignement dispensé antérieurement. L'homme primitif glorieux, l'homme présent déchu, l'homme futur restauré dans sa gloire, dessinent une vision eschatologique marquée dès le rituel au premier grade, par les trois coups de maillet,

deux coups brefs et un troisième détaché des deux premiers qui, selon la volonté de Willermoz, rappellent les trois âges de l'humanité : « Les deux premiers coups désignent la loi de nature qui fut donnée à l'homme pour le diriger dans le premier âge du monde et la loi écrite qui fut donnée à Moïse sur le mont Sinaï pour le second âge. Mais le dernier coup détaché vous indique la perfection de la loi de grâce pour le troisième âge et la force qui résulte pour le chrétien, de la réunion de toutes (les lois) et l'accomplissement des deux premières⁷. »

Ainsi, parmi les nombreuses interprétations proposés par Thomas Grison, l'emblème de la colonne brisée, utilisé pour l'Apprenti, signifie essentiellement la rupture du lien entre le Ciel et la Terre, entre Dieu et l'homme, exprimée par la chute d'Adam. La mention *Adhuc stat !* qui accompagne le dessin introduit l'espoir d'un rétablissement du lien Ciel-Terre, entre Dieu et l'homme, dans la mesure où l'homme, comme l'y invite le rituel, prend conscience de sa nature divine et doit entreprendre un travail de cherchant, de persévérant et de souffrant pour la restaurer. Dès lors, pour le soutenir, la Foi en Dieu doit être acquise et sa loi, observée. La colonne brisée est ainsi une image de l'homme, certes mutilé, mais en quête de renouveau spirituel et moral.

Pour le Compagnon, le tableau se réduit à une expression graphique extrêmement simple, celle d'une équerre posée sur une pierre cubique, accompagnée de la mention *Dirigit obliqua*. L'équerre est ici un outil de vérification de la qualité de l'œuvre entreprise par le Compagnon ; elle indique l'obligation de « rectifier ce qui est de travers », de n'aller ni à droite ni à gauche, d'assurer la rectitude de l'action morale. De fait, au regard de la maxime, l'équerre prime sur la pierre cubique. Mais « être d'équerre », comme on dit dans le langage courant, suppose de se connaître soi-même, comme l'évoque le miroir lors du rituel de réception, c'est-à-dire « vaincre le vice, pratiquer la vertu ». Là où l'Apprenti découvre le travail spirituel et moral personnel qu'il va devoir entreprendre, le Compagnon a conscience de la difficulté de ce travail à réaliser pour espérer atteindre la perfection de son être.

Le tableau du grade de maître se présente sous la forme d'un vaisseau démâté, sans voile, tranquille, sur une mer calme, et accompagné de la devise *In silentio et spe fortitudo mea*, c'est-à-dire « ma force est dans le silence et l'espérance ». Comment est-il possible de mettre en rapport l'état de délabrement dans lequel se trouve le vaisseau avec l'idée d'achèvement, d'accomplissement ou de plénitude qu'exprime la devise ? Comment le pilote d'un vaisseau démâté peut-il espérer rejoindre un port sans crainte de sombrer dans l'océan ?

Cette contradiction n'est qu'apparente. Le bateau est en fait l'image du maître qui a surmonté tous les périls pour trouver la vérité. Il se repose sur la droiture de son cœur et cherche avec confiance un port assuré dans l'ordre, contre les dangers de l'erreur. Le maître a franchi symboliquement le cap de la mort, dans le cadre de sa réception, et renaît à une nouvelle vie, ce qui lui permet d'accéder à un état supérieur de conscience. Il a suffisamment appris sur lui-même pour comprendre qu'il a maintenant d'autres aspirations plus nobles et plus conformes à l'idée qu'il se fait de la vertu. Au tumulte de l'océan succède une sérénité confiante. Le vaisseau est aussi une figure de l'Église, soumise à de nombreuses épreuves mais désormais conduite par le Christ qui n'a nul besoin de voiles pour arriver à bon port. Sa présence se manifeste par la croix, formée par ce qui reste des mâts arrachés.

Le tableau du grade de Maître Écossais de Saint-André présente un lion, sous un ciel chargé de nuages et d'éclairs, se reposant à l'abri d'un rocher et jouant tranquillement avec des instruments de mathématique, compas, équerre et règle ; la devise est *Meliora præsumo*, autrement dit, selon une traduction approchante : « J'entrevois de meilleures choses. » C'est pour cela que le Maître Écossais sait quel doit être le chemin et quels sont les efforts nécessaires pour parvenir à un haut degré de sagesse et de foi en sa destinée divine. Comme le maître est indifférent aux tumultes de l'océan dans le tableau lui correspondant, le Maître Écossais est indifférent aux nuages menaçants qui figurent dans son tableau. Souvent considéré comme une figure effrayante dans la Bible, qui ne fait que

massacrer et détruire, le lion atteint progressivement une forte dimension christologique au moyen-âge. Désormais glorifié, le lion apparaît sur bon nombre de blasons. Il fait partie des quatre vivants qui entourent le Christ et représente saint Marc l'évangéliste. Il est même apparenté au Christ lui-même à travers les différents rôles qu'on lui attribue, tel le lion présenté comme l'expression de la Justice céleste. Se confronter au lion, dans cette perspective, c'est soumettre au jugement divin le niveau de perfection atteint sur le plan moral et spirituel, c'est mesurer la distance parcourue sur le chemin de la Lumière et de la Vertu. Le grade de Maître Écossais de Saint-André, en tant que dernier grade symbolique, est à considérer comme une étape décisive de la démarche initiatique. La consécration de la Force, vertu singulière du Maître Écossais, vise à « le rendre maître de son âme quand il est tenté par l'orgueil ou l'envie, la colère, la luxure ou l'avarice, la vaine gloire et la complaisance de soi⁸ ».

Si l'on reprend les idées essentielles émanant des quatre tableaux de grade, on se rend compte effectivement d'une progression qui va de l'Apprenti au Maître Écossais de Saint-André, de la découverte de la nature divine originelle – malheureusement altérée – de l'homme, au premier grade, à la consécration de la sagesse et de l'espérance en un christianisme lumineux, au quatrième grade, en passant par l'introspection rigoureuse du Compagnon, au deuxième grade et le passage par le couple mort-renaissance du maître, au troisième grade. Ce constat rend compte de la force et de la pertinence du R.É.R.

Une remarque importante reste à faire : du fait de la profusion de richesse de leurs significations, Thomas Grison s'est borné à analyser chacun des quatre tableaux de grades, présents, selon le grade, à toutes les tenues, ce qui représente un travail novateur et important. Il n'a pas abordé, de ce fait, les autres supports iconographiques permanents, en premier lieu les tapis de loge propres à chaque grade, ainsi que les supports exceptionnels utilisés lors des réceptions. L'analyse de ces autres supports fait partie des travaux plus couramment demandés aux francs-maçons et est donc plus connue, parfois publiée. Nul doute qu'une

compilation plus large laisse imaginer l'originalité et la richesse prodigieuse de l'enseignement maçonnique du R.É.R. à travers l'ensemble de ses supports symboliques. C'est à ce titre que son développement se justifie.

Jean-Jacques Duhayon

1. 1. Thaumaturge, pratiquant la théurgie, c'est-à-dire, l'invocation de Dieu pour qu'Il se manifeste et qui développa, outre une cosmogonie cyclique, l'idée d'un nouveau paradis. Il est mort en 1774. Il laisse une réputation pour le moins ambiguë.
2. . Doctrine composée de neuf cahiers : « Instruction particulière et secrète à son fils pour lui être communiquée lorsqu'il aura atteint l'âge de parfaite virilité, si alors il se montre digne de la recevoir. »
3. . *Ibid.*
4. . Voir le *Traité sur la réintégration des êtres*, de Martinès de Pasqually.
5. . De là à considérer que l'origine de la maçonnerie remonte à la même époque, c'est-à-dire un peu plus de deux mille ans, si l'on se réfère aux textes canoniques, certains n'ont pas hésité à le proclamer, confondant ainsi événement temporel et étape singulière s'inscrivant dans un projet global à caractère théosophique et intemporel. D'une certaine façon, on peut dire que la conception de la marche de l'humanité que développe Teilhard de Chardin en invoquant le processus d'évolution de l'alpha vers l'oméga christique, procède de la même vision.
6. . Voir *Les Élus Coëns et le Régime Écossais Rectifié*, de J.-M. Vivenza, Grenoble, 2013.
7. . Voir J.-B. Willermoz, *Instruction secrète des Grands Profès*.
8. . Propos d'Albert le Grand.

Bibliographie

1. D. BÉRESNIAK, *Le Gai savoir des bâtisseurs*, éditions Détrad, Paris, 1983.
2. J.-J. BOISSARD, *Emblemata latina*, Jean Aubry and Abraham Faber, Metz, 1588.
3. R. BERMANN, *L'Ésotérisme du Grade de Maître Écossais de Saint-André au Rite Écossais Rectifié*, éditions Dervy, Paris, 2001.
4. CHRÉTIEN DE TROYES, *Œuvres complètes*, collection Bibliothèque de la Pléiade, éditions Gallimard, Paris, 1994.
5. J. DANIÉLOU, *Les Symboles chrétiens primitifs*, Collection points, éditions du Seuil, Paris, 1961.
6. *Écrits apocryphes chrétiens*, collection bibliothèque de la Pléiade, éditions Gallimard, Paris, 1997.
7. EURIPIDE, *Œuvres complètes*, collection bibliothèque de la Pléiade, éditions Gallimard, Paris, 1962.
8. T. GRISON, *Le Tarot de Marseille, l'ésotérisme chrétien à l'œuvre*, éditions de la Hutte, Valence-d'Albigeois, 2014.
9. J. HANI, *Les Métiers de Dieu, préliminaires à une spiritualité du travail*, éditions des Trois mondes, Paris, 1975.
10. J. HANI, *Sacralité de l'art*, éditions Arma Artis, La Bégude-de-Mazenc, 2011.
11. HIPPOLYTE DE ROME, *Démonstration du Christ et de l'antéchrist*, LIV.
12. HOMÈRE, *Iliade, Odyssée*, collection bibliothèque de la Pléiade, éditions Gallimard, Paris, 1955.

13. JACQUES DE VORAGINE, *Légende dorée*, collection Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, Paris, 2004.
14. JUSTIN, *Première Apologie*, traduction et notes par Paul Pautigny, Alphonse Picard et fils éditeur, Paris, 1904.
15. *Le Livre du Graal*, collection bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, Paris, 2001.
16. *Le Regius*, une édition scientifique d'un manuscrit fondateur de la tradition maçonnique, par Philippe Langlet, éditions de la Hutte, Valence-d'Albigeois, 2009.
17. I. MAINGUY, *La Symbolique maçonnique du troisième millénaire*, Dervy, Paris, 2006.
18. G. DE MONTENAY, *Emblèmes, ou Devises chrestiennes* (vers 1540-1581), chez Jean Diner, La Rochelle, 1602.
19. *Manuel d'Épictète*, traduit du grec, avec les commentaires de Simplicius, chez Tissot, Paris, 1776.
20. M. PASTOUREAU, G. DUCHET-SUCHAUX, *Le Bestiaire médiéval*, éditions Le Léopard d'or, Paris, 2002.
21. *Physiologos, le bestiaire des bestiaires*, texte traduit du grec, établi et commenté par Arnaud Zucker, collection Atopha, éditions Jérôme Millon, Grenoble, 2004.
22. « Le RÉR », l'esprit d'un rite, *Cahiers Villard de Honnecourt* n° 94 (collectif).
23. *Les Stoïciens*, collection bibliothèque de la Pléiade, éditions Gallimard, Paris, 1962.
24. L.-C. DE SAINT-MARTIN, *Tableau naturel des rapports qui existent entre Dieu, l'homme et l'univers*, diffusion rosicrucienne, Le Tremblay, 2001.
25. L.-C. DE SAINT-MARTIN, *Le Ministère de l'homme-Esprit*, diffusion rosicrucienne, Le Tremblay, 1992.
26. TERTULLIEN, *De baptismo*, chez Louis Vivès, Paris, 1852.
27. VIRGILE, *Œuvres complètes*, collection bibliothèque de la Pléiade, éditions Gallimard, Paris, 2015.

28. J.-B. WILLERMOZ, *Rituel du Grade d'Apprenti*, premier grade de la Franche Maçonnerie Rectifiée, rédigé au convent général de l'ordre, l'an 5782, version complétée par Jean-Baptiste Willermoz et communiquée par lui en 5802, à la R.L. La Triple Union, à l'Orient de Marseille, 1998.
29. J.-B. WILLERMOZ, *Rituel du Grade de Compagnon*, premier grade de la Franche Maçonnerie Rectifiée, rédigé au convent général de l'ordre, l'an 5782, version complétée par Jean-Baptiste Willermoz et communiquée par lui en 5802, à la R.L. La Triple Union, à l'Orient de Marseille, 2011.
30. J.-B. WILLERMOZ, *L'Homme-Dieu, traité des deux natures*, diffusion rosicrucienne, Le Tremblay, septième édition, 2010.

Du même auteur

Le Tarot de Marseille, l'ésotérisme chrétien à l'œuvre, La Hutte, Valence d'Albigeois, 2014.

Le Tombeau des ducs de Bretagne et son symbolisme, Rafael de Surtis, Cordes-sur-Ciel, 2015.

Le Livre de Bazalliell, petit recueil de sagesse à l'usage des Francs-Maçons, La Hutte, Valence-d'Albigeois, 2016.

Avril, sur un collage de Ghislaine Lejard, Livre pauvre, 2017.

Royan-Nayor, éloge des architectes de la reconstruction, collection Beaux Livres, en collaboration avec le dessinateur Philippe Reyt, éditions Le Croît Vif, 2017.

Tarot et Franc-Maçonnerie, collection Les Symboles maçonniques, n° 78, MdV Éditeur, Paris, 2017.

Le Symbolisme de l'épée, collection Les Symboles maçonniques, n° 79, MdV Éditeur, Paris, 2018.

Aïkido, 43 principes sur le chemin de la concordance des énergies, préface d'André Cognard, Dervy, Paris, 2018.

Remerciements

Merci à Jean-Jacques Duhayon, Jean-Marc Pétillot et Yonnel Ghernaouti pour leur aide, leurs encouragements.

« LES SYMBOLES MAÇONNIQUES »

SYMBOLES UNIVERSELS

1. Jean Delaporte, *Le Grand Architecte de l'Univers*.
2. Didier Michaud, *Le Pavé mosaïque*.
3. Olivier Jumeau, *Le Delta, la pensée ternaire*.
4. Olivier Doignon, *La Règle des Francs-Maçons*.
5. Jean Hover et Claire Vernon, *Le Soleil et la Lune*.
6. Didier Michaud, *L'Équerre et le chemin de rectitude*.
7. Olivier Doignon, *L'Étoile flamboyante*.
8. Alain Lejeune, *Les Trois Grands Piliers*.
9. Olivier Doignon, *La Pierre brute*.
10. Michel Lapidus, *La Pierre cubique*.
11. Didier Michaud, *Les Trois Fenêtres du Tableau de loge*.
12. François Figeac, *Les Deux Colonnes et la porte du temple*.
13. Olivier Doignon, *L'Épée flamboyante*.
14. Claire Vernon, *Loge maçonnique, loge initiatique ?*
15. Olivier Doignon, *Comment naît une loge maçonnique ? « L'ouverture des travaux et la création du monde »* (T. 1).
16. Olivier Doignon, *La Construction rituelle d'une loge maçonnique. « L'ouverture des travaux et la création du monde »* (T. 2).
17. Michel Lapidus, *La Corde des Francs-Maçons*.
18. Joseph Noyer, *Le Fil à plomb et la Perpendiculaire*.
19. Marie Hover, *Le Labyrinthe, un chemin initiatique*.
20. Jean Onofrio, *La Chaîne d'Union*.
21. Olivier Doignon, *La Lumière*.

22. Jean Onofrio, *Comment travaillent les Francs-Maçons ?*
23. François Figeac, *La Fraternité initiatique, mythe ou réalité ?*
24. François Ariès, *Le Dépouillement des métaux et l'alchimie du temple.*
25. Lucien Brélivet, *Les Habits des Francs-Maçons. Gants, tabliers et autres vêtements.*
26. François Ariès, *Le Tableau de loge et le Plan d'Œuvre.*
27. Clémence Duval, *L'Épreuve de la Terre.*
28. Jeanne Nogrène, *L'Épreuve de l'Air.*
29. Claire Vernon, *L'Épreuve de l'Eau.*
30. Lise Pérault, *L'Épreuve du Feu.*
31. André Quémet, *Le Temple maçonnique et ses mystères.*
32. Didier Michaud, *Le Cabinet de Réflexion.*
33. Jean Delaporte, *Le Vénérable Maître. Fonction, devoirs et symbolique.*
34. Jeanne Leroy, *La Pierre Cubique à pointe.*
35. Thomas Wisniewski, *Le Nombre d'Or, La Science secrète des bâtisseurs.*
36. André Quémet, *Le Banquet rituel, Signification initiatique des « Travaux de Table ».*
37. Anna Monfort, *Pythagore et l'initiation maçonnique.*
38. Didier Michaud, *Le Rite Écossais Ancien et Accepté.*
39. François Ariès et Anne Ménestier, *Qu'est-ce que l'initiation ?*
40. Michel Lapidus, *Le Secret maçonnique, mythe ou réalité ?*
41. Didier Michaud, *Le Rite « égyptien » de Memphis-Misraïm.*
42. Percy John Harvey, *Les Cinq Points parfaits de la maîtrise, ou la résurrection symbolique.*
43. Jean Onofrio, *Les Trois Grandes Lumières ou le chemin de la création.*
44. Percy John Harvey, *Le Maître Secret (T. 1).*
45. François Figeac, *La Voûte étoilée et l'Astrologie initiatique.*
46. Alain Lejeune, *Le Compas, le cercle et le chemin du ciel.*
47. Percy John Harvey, *Le Maître secret, l'élévation au 4^e degré (T. 2).*
48. Xavier Tacchella, *Un Outil maçonnique méconnu, la jauge ou la clef du chantier.*
49. André Quémet, *Le Rituel initiatique, outil de création et art de vivre.*

50. Elvira Gemeinde, *Les Francs-Maçons « Enfants de la Veuve » et les mystères d'Isis*.
51. Jean-Paul de Lagrave, *Le Code secret de Benjamin Franklin, Franc-Maçon exemplaire*.
52. Estelle Vannier, *Le Pilier Sagesse*.
53. Roland Théus, *L'Initiation d'un Maître d'Œuvre selon Villard de Honnecourt*.
54. Jean Onofrio, *L'Art royal de la Franc-Maçonnerie*.
55. Percy John Harvey, *Le Maître secret, ses prolongements. Du Maître Parfait à l'Intendant des Bâtiments*. (T. 3).
56. Constance Delpierre, *Le Pélican. Un chemin vers les Hauts Grades*.
57. Gaëlle Charpentier, *Libre et de bonnes mœurs. Les grandes étapes de l'initiation maçonnique*.
58. Percy John Harvey, *Les Grades de vengeance* (T. 1). *Le Maître Élu des Neuf*.
59. Percy John Harvey, *Les Grades de vengeance* (T. 2). *L'Illustre Élu des Quinze et le Sublime Chevalier Élu*.
60. Jacques Rolland, *Symboles maçonniques, symboles templiers*.
61. Xavier Tacchella, *Le Temple de Salomon*.
62. François Figeac, *La Planche à tracer*.
63. Sophie Perenne, *La Parole perdue*.
64. Alain Lejeune, *Le Message initiatique de Maître Eckhart*.
65. Percy John Harvey, *Les Voyages rituels, un itinéraire initiatique*.
66. Joseph Noyer, *Le Ciseau et le Maillet, mise en œuvre de l'initiation*.
67. Laurent Bernard, *Les Cinq Voyages du Compagnon*.
68. Mathilde Fontaine, *Un Tableau de loge féminin*.
69. Percy John Harvey, *Les Lieux initiatiques de la Maîtrise : la Chambre du Milieu et la Chambre de Réception*.
70. Lucie Leforestier, *L'Initiation des femmes, de l'Antiquité à la franc-maçonnerie*.
71. André Quémet, *Les Dix Offices de la loge et l'Homme-univers*.

72. Percy John Harvey, *Le Grand Maître Architecte. La maîtrise de l'Étui de Mathématique.*
73. Michel Lapidus, *Le Cantique des cantiques, rituel initiatique.*
74. Gabriel Steinmetz, *Le Premier Surveillant, du Niveau à l'Art du Trait.*
75. Hervé Mestron, *La Colonne d'Harmonie, symbolique de la musique en Loge..*
76. Isabelle Dupuis, *Le Mystère de Job et les épreuves initiatiques.*
77. Jean Delaporte, *Le Mythe d'Hiram, fondateur de la Maîtrise maçonnique.*
78. Thomas Grison, *Tarot et franc-maçonnerie, Résonances du tarot dans les rituels maçonniques.*
79. Thomas Grison, *Le Symbolisme de l'épée.*
80. François Figeac, *La Pyramide, le secret d'une vie en éternité.*
81. Jean-Patrick Dubrun, *Les Fêtes initiatiques des deux Saint-Jean, tome 1, Les portes rituelles de l'année maçonnique.*
82. Jean-Patrick Dubrun, *Les Fêtes initiatiques des deux Saint-Jean, tome 2, De la lumière secrète à la lumière révélée.*
83. Thomas Grison, *Iconographie du Rite Écossais Rectifié, Les tableaux de grade, tome 1, Apprenti, Compagnon.*